

*la lettre powysienne*



*numéro 13 – printemps 2007*

## Sommaire

Editorial . . . . .	p. 1
John Cowper Powys, Rolf Italiaander (tr. française A. Therstappen) .	p. 2
John Cowper Powys vu de France . . . . .	p. 8
Il y a vingt ans . . . . .	p. 8
Il y a douze ans . . . . .	p.14
Il y a neuf ans . . . . .	p.18
Il y a un an . . . . .	p.22
John Cowper Powys seen from France . . . . .	p. 9
Twenty years ago . . . . .	p. 9
Twelve years ago . . . . .	p.15
Nine years ago . . . . .	p.19
One year ago . . . . .	p.23
Penarth Beach, Heather Dohollau . . . . .	p.26
Penarth Beach, Heather Dohollau (English tr. H. Dohollau) . . . . .	p.27
<i>Owen Glendower</i> , Historical Novel or Romance? W.J. Keith . . . . .	p.26
<i>Owen Glendower</i> , Roman Historique ou Fresque Romanesque? W.J. Keith . . . . .	p.27
Remi de Gourmont, un “anarchiste spirituel”, J. Peltier . . . . .	p.40
Remi de Gourmont, a “spiritual Anarchist”, J. Peltier . . . . .	p.41
Erratum to <i>la lettre powysienne</i> n°12, M. Peltier . . . . .	p.50
Letter to the Editor, Dennis Burton . . . . .	p.50
Pêle-Mêle . . . . .	p.52
Pêle-Mêle (English)	

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire

Translations and photographs by J. Peltier unless otherwise indicated

Site Internet de *la lettre powysienne*:

<http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/PowysLettre.htm>

## Editorial

John Cowper écrit à sa sœur Philippa:

Donc ce que je suis tenu de faire (...) c'est composer *une brève histoire du monde en 1400-1410* ...

C'est drôle comme l'Europe a *peu* changé dans toutes ses ruses, ses alliances, ses traités et ses coups de main! La Pologne, la Hongrie, le Portugal sont alors dans toute leur gloire—suivis par *Venise*. La France est divisée par les Guerres Civiles—la Russie entièrement soumise aux Tartares.<sup>1</sup>

Avec ce numéro *la lettre powysienne* propose à ses lecteurs un voyage dans le temps, survolant les diverses façons dont John Cowper Powys a été perçu, d'abord par un écrivain allemand venu lui apporter l'hommage de l'Académie des Beaux-Arts de Hambourg en 1958, puis en France où ces vingt dernières années différents critiques, lors de la parution de certains de ses livres dans notre pays, l'ont salué avec ferveur comme un grand ami retrouvé, pour revenir à une étude fouillée des les liens qu'entretient *Owen Glendower* avec l'Histoire.

Il a aussi semblé opportun de rappeler l'importance que Remy de Gourmont eut dans la pensée de Powys, et de décrire à grands traits la vie et l'œuvre de cet écrivain pas suffisamment fréquenté de nos jours à la pensée forte, originale, libre, une sorte de Rabelais un peu austère pour notre époque tourmentée. C'est Gourmont par exemple qui disait plaisamment: "La vie va devenir de plus en plus dure pour les hommes qui ont des nuances dans l'intelligence."

oooooooooooooooooooo

John Cowper writes to Philippa:

... what I really ought to do (...) is compose *a brief history of the World in 1400-1410* ...

'Tis queer how Europe has changed *so little* in all its tricky ways & its alliances and treaties and snatchings! Poland Hungary Portugal are in their glory—and *Venice* after them. France all divided by Civil Wars—Russia entirely subject to the Tartars.<sup>2</sup>

With this issue *la lettre powysienne* offers its readers a journey in Time, giving a view of the different ways in which John Cowper Powys has been perceived, first by a German writer who came to Wales in 1958 to bring him in homage a plaque from the Hamburg Free Academy of Arts, then in France where these last twenty years, whenever one of his books was published in our country, French critics welcomed the return of a great friend, and then coming back to a detailed study of the links between *Owen Glendower* and History.

It also seemed timely to recall the importance Remy de Gourmont had for Powys, and to describe the main features of the life and works of a writer who does not enjoy the audience he deserves despite his lively, original and free line of thought, like a more austere Rabelais, fit for our troubled times. Thus it is de Gourmont who said ironically: "Life is going to become much more arduous for men of subtle intelligence."

<sup>1</sup> J.C. Powys, *Esprits Frères*, Paris, José Corti, 2001, éd. & tr. C. Poussier, A. Bruneau, p.403

<sup>2</sup> *Powys to Sea Eagle, Letters of JCP to Philippa Powys*, London, C. Woolf, 1996, ed. Anthony Head, p.123

*This article, translated by Elmar Schenkel, was published in The Powys Review 14, 1984.*

## John Cowper Powys<sup>1</sup>

*Nachem das Plenum der Freien Akademie der Künste in Hamburg beschlossen hatte, John Cowper Powys die Bronzeplakette für das Jahr 1957 zu verleihen, wurde der Dichter nach Hamburg eingeladen. Er konnte indessen der Einladung nicht Folge leisten, da verschiedene Leiden dem 86jährigen jegliches Reisen unmöglich machen...<sup>2</sup>*

APRES LA DECISION du plénum de l'Académie Libre des Beaux-Arts de Hambourg de décerner à John Cowper Powys la médaille de bronze pour l'année 1957, le poète fut invité à Hambourg. Il ne pouvait cependant répondre à cette invitation car différents maux rendaient le voyage impossible à l'octogénaire.

A l'origine, le président Hans Henny Jahn<sup>3</sup> voulait venir avec moi au Pays de Galles pour apporter à Powys la médaille conçue par Alfred Mahlau. Comme il était à son tour tombé malade, il me chargea de l'honorable mission d'entreprendre seul le voyage en son nom.

Le poète s'est installé en 1935 au Pays de Galles. Il a vécu à Corwen jusqu'en 1954. Blaenau-Ffestiniog, le domicile actuel du poète, est situé au nord du Pays de Galles, dans la presqu'île de Caernarfon. Le climat du Pays de Galles est assez rude, il pleut très souvent. De Londres, le plus rapide pour s'y rendre est d'utiliser la ligne de chemin de fer qui a une correspondance avec le ferry pour l'Irlande (Dublin). Dans l'ensemble, le voyage depuis Londres dure entre huit et dix heures—selon les correspondances. A Llandudno, il faut prendre une correspondance pour un train plus petit. La plupart des voyageurs préfèrent cependant louer une voiture à Llandudno ou bien dès Chester pour effectuer la fin du trajet jusqu'à Blaenau-Ffestiniog. Les voyages en voiture dans le nord du Pays de Galles offrent des vues parmi les plus variés d'Angleterre<sup>4</sup>. Le paysage n'est pas uniquement montagneux, il comporte aussi de nombreux lacs superbement situés, des ruisseaux et des cascades, ce pourquoi on appelle "Suisse britannique" les Cambrian Mountains. Le Snowdon en est le sommet le plus haut (1085 m). Certaines montagnes dénudées rappellent le massif de la Rhön<sup>5</sup>. Seuls les magnifiques châteaux anciens ou les ruines (Caernarfon Castle a

---

<sup>1</sup> Traduction française des huit dernières pages du long article de Rolf Italiaander 'John Cowper Powys', *Elbe*, Jahrbuch Freie Akademie der Künste in Hamburg, 1958, pp.17-30.

<sup>2</sup> Début du texte traduit...

<sup>3</sup> Rappelons que H.H. Jahn (1894-1959) né près de Hambourg, fut un homme hors norme: anarchiste, antimilitariste, anti-nazi. Il fut facteur d'orgues, organiste, musicographe et également un grand écrivain, dont l'œuvre fut interdite en 1933. Il se réfugia alors au Danemark, où il fit l'élevage de chevaux. Son œuvre est immense. On peut citer *Perrudja* (1929), *Das Holzchiff* (Le Navire de Bois, 1937), *Die Niederschrift des Gustav Anias Horn* (Le Récit de G.A. Horn, 1949) et *La nuit de plomb*, paru au Seuil. Dans ses romans et ses pièces de théâtre, il montre son obsession avec la souffrance et la misère, proche en cela de Dostoïevski ou Faulkner.

<sup>4</sup> En fait le "nord du Pays de Galles", (comme le sud), fait partie de la Grande-Bretagne, mais est distinct de l'Angleterre.

<sup>5</sup> Comme au Pays de Galles, on trouve dans le massif de la Rhön, en Hesse, une race spécifique de moutons.



2000 ans !) sont typiques.

On apprend d'ailleurs vite à faire la différence entre ce qui est anglais et ce qui est gallois. Les très sociables Gallois eux-mêmes mettent un point d'honneur à ne pas être confondus avec des Anglais. Le Pays de Galles (Cymru, en gallois) a été annexé à l'Angleterre entre 1536 et 1542<sup>6</sup>, à l'époque de l'absolutisme. Quand on franchit la 'frontière' on est sûr d'en être aussitôt fièrement avisé par un Gallois. Extérieurement on remarque le passage de la frontière aux panneaux routiers et aux affiches. Beaucoup sont écrits en gallois et en anglais, et, depuis peu, le gallois vient toujours en premier car le nationalisme est aussi en train de s'y développer. Le gallois est aujourd'hui la première langue—à l'école aussi—et l'anglais est presque une langue étrangère.

Le gallois ou cymraeg est une langue celte proche de l'italique dans la famille des langues indo-germaniques. On dit que ceux qui parlent des langues romanes peuvent comprendre le gallois plus facilement que les Anglais. Mais, bien que je me sois donné beaucoup de mal, il m'a été très difficile de comprendre ce dialecte celte. C'est seulement lorsque j'entendis un jour le mot "fenestra" que je me sentis soulagé et que je compris qu'on parlait de fenêtre. L'intonation de la langue avec ses sons gutturaux rappelle l'arabe. Le lieu Llandudno est prononcé comme Chlandudno (avec un "ch" comme dans "ach"). Le nom David s'écrit Dafydd et est prononcé Taffy. "I love you" se dit "Yr wyf yn dy garu di". J'ai voulu un jour appeler quelqu'un au téléphone. J'y ai renoncé lorsque j'ai constaté que son numéro de téléphone était : "Penrhyndeudraeth 213".

John Cowper Powys voulait à l'origine s'installer dans un autre endroit. Il y a renoncé quand il a constaté qu'il avait lui-même de la peine à en prononcer le nom, même péniblement, et pouvait encore moins demander la même chose à ses invités. Il me semble que ce lieu a le nom le plus long et le plus horrible de tous les lieux sur cette planète:

Llanfairpwllgwyngylleogerychwyndrobwyllandisiliogogoch.<sup>7</sup>

Cependant les Gallois ont une littérature très riche. Dans les dernières années, elle a été fondamentalement influencée et modernisée par les traductions d'un poète allemand—Heinrich Heine! Un ami de Powys, l'écrivain James Hanley a ainsi caractérisé le gallois : "Une forêt de mots croît sur la langue des Gallois. Ils aiment les mots et en jouent en permanence."

De nombreuses ruines, des rues et des ponts rappellent les Romains. Blaenau-Ffestiniog, dans le Merionethshire, comptait 14.000 habitants avant la première guerre mondiale, il n'y en a plus aujourd'hui que 7000. On y trouve une importante exploitation minière de carrières d'ardoise, les plus grandes carrières souterraines du monde, exploitées sans interruption depuis plus de deux cents ans. Autrefois l'ardoise de Blaenau-Ffestiniog était exportée dans tous les pays. Deux mille mineurs travaillaient dans une seule carrière. Aujourd'hui la plus grande société d'exploitation des mines n'emploie plus qu'un millier d'hommes. On ne veut plus d'ardoise, les tuiles sont moitié moins chères. De plus, le travail dans les mines provoque des maladies pulmonaires et la jeunesse aujourd'hui ne veut plus risquer des maladies professionnelles.

"Bien que l'évolution tragique de cette petite ville me fasse de la peine" me

---

<sup>6</sup> L'Acte d'Union date de 1536, et fut en effet ratifié en 1542, sous le règne de Henry VIII.

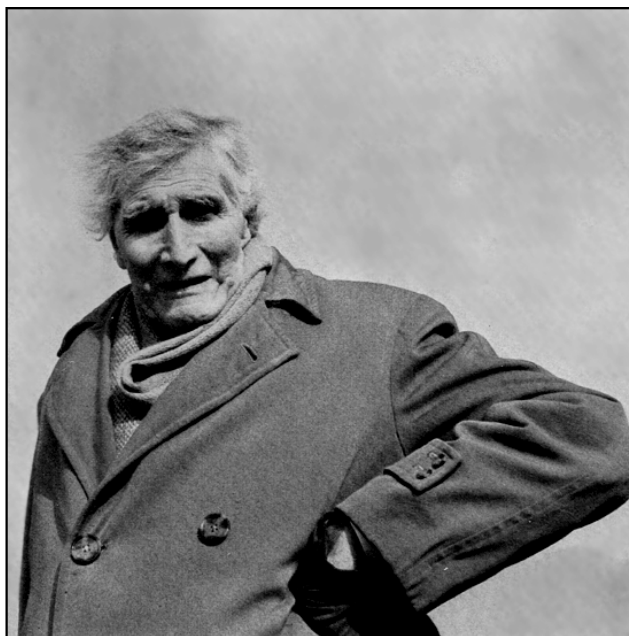
<sup>7</sup> Il semble bien que ceci soit en fait une plaisanterie de Rolf Italiaander, plutôt que la réalité! [Ed]

dit John Cowper Powys, “elle a l’avantage de me permettre de vivre comme dans un village. En même temps je jouis des commodités d’une petite ville.”

Le poète habite depuis quatre ans dans une de ces petites maisons grises alignées, typiques de l’endroit, qui se composent de deux petites pièces. Miss Phyllis Playter qui habite la pièce du bas est depuis plus de quarante ans une compagne dévouée—une digne Américaine avec le visage d’une vieille et noble Indienne. “Peut-être descend-t-elle des Indiens”, dit Powys avec un sourire entendu. “Elle connaît le nom de chaque tribu indienne et toute son histoire en sus.” Miss Playter est une vieille dame cultivée qui se consacre aujourd’hui encore à la littérature et la philosophie, modernes aussi bien que classiques.

Un petit escalier conduit à la chambre du vieux poète, une assurément pièce minuscule: aux murs des étagères de livres, devant la fenêtre un canapé sur lequel, allongé toute la journée, il lit et écrit. Il va seulement se promener un quart d’heure avant le petit-déjeuner. Ses maux d’estomac nécessitent un régime très strict. Il vit chaque jour de quatre œufs crus et de quelques verres de lait. Quel sacrifice pour cet homme dont l’élixir vital était autrefois le whisky!

J’ai pu l’accompagner pendant sa promenade matinale. Il marche fermement à grands pas, parle aux voisins et discute de préférence avec les jeunes enfants, ramasse un bout de ficelle dont il pourra peut-être se servir un jour, redresse des fleurs inclinées et caresse tendrement les animaux qui croisent son chemin. Le plus souvent il se promène seulement jusqu’à un gros rocher sur un chemin d’où on a une superbe vue sur un paysage d’une singulière beauté. Il appelle le rocher “tapping-stone”: à chaque promenade le poète le frappe quatre fois et murmure en même temps des mots incompréhensibles. On remarque très vite à son contact qu’il a sa propre mythologie et son propre mysticisme au quotidien. Il est conscient à la fois du tragique, du comique et de l’absurdité de la vie.



John Cowper Powys en 1957  
photo de R. Italiaander dans  
Elbe, *Hambourg*, 1958

Lors de ma première visite chez lui, j’ai dû m’asseoir face à lui en plein soleil car il ne voit plus que d’un œil. Il étudia longuement mon visage et me tint pendant ce temps un discours sur les sourcils et les coins de la bouche. Sur ces points également il a ses idées, qui lui viennent de sa nurse. Il dit que le plus important pour un homme est ce qu’il apprend petit. Il mentionna plusieurs fois le huitième Lord Shaftesbury. Il était le fils de riches parents qui pouvaient tout donner à leur enfant. Sa nurse disait pourtant toujours au petit lord : “Le plus important c’est que tu t’efforces d’être *bon*.” C’est pourquoi ce Lord est devenu l’un des plus grands philanthropes d’Angleterre. Il n’allait pas seulement dans les slums<sup>8</sup> de Londres pour donner de l’argent aux pauvres, il devint leur camarade, leur ami, leur frère. “Comme il est dommage que si peu de gens en soient

<sup>8</sup> “Slums”: taudis (en anglais dans le texte)

capables”, dit Powys, “C’est la raison pour laquelle très peu de bonnes actions accomplies aujourd’hui aident réellement les pauvres. Nos bonnes actions manquent souvent d’âme et se figent dans le formel.”

Cet homme de quatre-vingt-six ans, même s’il lui faut rester couché toute la journée, est toujours d’un tempérament très vif. Lorsqu’une déclaration ou une action lui plaît, il applaudit et crie : “Hurrah!” C’est un fascinant conteur mais il écoute également volontiers ses visiteurs. Il s’intéresse à tous les domaines des aspirations et du savoir humain. Et il aime les extrêmes! “En tant que conférencier, mon public préféré c’était les travailleurs avec leur fierté de classe, les juifs, les moines ou les religieuses. Quand je leur parlais, je remarquais qu’ils étaient vraiment intéressés : les classes moyennes ont une âme mesquine et une intelligence réduite. Elles m’ennuient!” Il critique durement la noblesse actuelle. Il ne fait d’exception que pour un aristocrate qui habite d’ailleurs aussi le nord du Pays de Galles: Lord Bertrand Russell<sup>9</sup>. “Mais je ne l’aimerais peut-être pas non plus s’il n’avait pas un visage aussi fantastique.”

Il évoqua ses visites à Hambourg et Dresde en 1894. Parmi son auditoire de Dresde se trouvait Louise de Parme, la femme du prince héritier de l’époque: “Bertrand Russell excepté, elle est la seule personne noble que j’aie jamais admirée et aimée. J’ai même un moment perdu la tête. Alors que je prenais congé de la famille princière, je savais que je ne reverrais jamais cette femme magnifique. Mais moi, jeune étudiant, je l’aimais tellement ! Je voulais montrer mon amour. Oubliant totalement qui était la jeune femme, je la pris dans mes bras, je la serrai, j’embrassai ses bras et ses épaules. Ensuite je me réveillai de mon rêve et je pris la fuite. Le lendemain je revis le prince Georg<sup>10</sup>. J’avais peur que mon comportement n’entraîne, qui sait, une guerre entre la Saxe et l’Angleterre. Le prince vint cependant me dire que sa femme m’avait trouvé ‘charming’. Mon attaque surprise avait montré que les Anglais avaient plus de caractère que ce que l’on croyait habituellement.” (La femme que le jeune Powys admirait si passionnément devint ensuite mondialement célèbre par un scandale : elle suivit l’Italien Toselli qui lui dédia sa “Sérénade” encore très jouée aujourd’hui.)

Il s’intéresse beaucoup aux questions religieuses. Il n’est pas monothéiste. Il est panthéiste, pluraliste, croit donc en plusieurs dieux, ce pourquoi il étudie sans cesse les religions des peuples primitifs. Il a souvent attaqué les églises mais admirait pourtant le pape qui vient de mourir. Il a vu dans un film le pape Pie XII<sup>11</sup> ordonner à ses porteurs de s’arrêter pendant une procession solennelle devant un enfant malade pour le bénir. Powys raconte: “Je sentais exactement ce que pensait le pape. Il se disait : Seigneur Dieu, soyons sincère, c’est un hasard si je suis pape. Oublions cela à présent. Qu’est-ce que cela signifie? En tant qu’homme, je mets ma main sur la tête de ce petit garçon si gravement malade... en tant qu’homme maudit comme tant d’autres, je Te supplie, Dieu, aide ce pauvre garçon. Je Te supplie non pas en tant que pape, non pas en tant que chrétien mais comme un vermisseau humain semblable à cet autre vermisseau humain. Oui, sacrebleu, aie enfin pitié de ces vermisseaux que Tu as créés, Dieu.

---

<sup>9</sup> En effet, “the Right Honourable Bertrand Arthur William Russell (1872-1970)” était 3ème Earl Russell. Le titre équivalent français est “comte” mais on le nomme en fait “Lord” en français.

<sup>10</sup> Le Prince Johann George est en effet aussi mentionné dans *Autobiographie*, p.360.

<sup>11</sup> Eugenio Pacelli, 1876-1958.

Tu Te dois de les aider bien davantage ... ”

Je décrivis avec enthousiasme les impressions de mon voyage dans les montagnes avec tous ces moutons. “C’est le pays de Johann Sebastian Bach”, dit John Cowper Powys — “Comment—je ne comprends pas, Bach n’a jamais été au Pays de Galles”, observai-je. — Le poète répliqua : “Nous n’en savons seulement rien. Dans la Pastorale<sup>12</sup> de Bach il est en tout cas question de tous les moutons de ces montagnes. Croyez-moi, il a certainement dû venir ici!”

J’ai dit qu’il exprime ses émotions comme un enfant, et il est d’avis que ce n’est que pour elles qu’il vaut de vivre et de créer. Il est content que le Duc d’Edimbourg “s’efforce d’introduire un ton humain à la cour d’Angleterre et dans le cérémonial de la cour”. Powys a contribué à ce qu’André Gide et Jean Cocteau soient faits docteurs *honoris causa* de l’université d’Oxford : “You know, Cocteau is my darling<sup>13</sup>—et le fait qu’il ait pris à la légère la plaisanterie des cérémonies d’Oxford, qu’il les ait caricaturées est très certainement un morceau d’anthologie à Oxford.”

Nous avons parlé de certaines femmes, remarquant que toutes s’appelaient comme par hasard Joan et qu’elles étaient toutes particulièrement aimables : “Il y a à cela une raison”, m’expliqua-t-il. “Nous autres maudits Anglais, nous avons brûlé Jeanne d’Arc. Cette pauvre jeune fille était extraordinaire. Elle s’est apparemment dit : les Anglais et Anglaises vont beaucoup souffrir de m’avoir brûlée. C’est pourquoi elle a négocié un contrat avec le ciel, selon lequel toute Anglaise qui porterait son nom aurait une bénédiction particulière. Les Jeanne anglaises doivent être meilleures que les autres femmes d’Angleterre. Oui, oui, c’est une vraie Française qui, même après sa mort, sait ce qui est convenable—dommage qu’on ne puisse pas dire la même chose de toutes les femmes.” Il soupira et sourit d’un air matois.

Il n’a jamais appris la langue allemande, mais cite pourtant deux mots de Goethe en allemand : “Alles Vergänglichliche ist nur ein Gleichnis...”<sup>14</sup> et “Im ganzen Guten und Schönen resolut zu leben...”<sup>15</sup>. Il ne s’agit que de cela, s’écria-t-il et il continuait à répéter, comme autant de formules magiques “in the whole” et “resolut”<sup>16</sup>. Il était logique de parler des “angry young men”, les jeunes gens en colère de la nouvelle littérature anglaise. Il se réjouit qu’ils soient là. Il aimerait cependant qu’ils soient encore plus en colère. Leurs accès de colère seraient la plupart du temps, selon lui, trop modérés et trop superficiels. Cette critique est compréhensible lorsqu’on pense au courage dont fait preuve John Cowper Powys depuis des décennies en tant qu’auteur et conférencier. Pourtant cela le

---

<sup>12</sup> Au catalogue des œuvres de Bach il semble n’y avoir qu’une seule Pastorale, la BWV 590 en fa majeur pour orgue qui n’a pas de texte associé, mais qui prend son origine dans la Pastorella de la tradition italienne selon laquelle pendant la nuit de Noël les bergers descendent à Rome du ciel en jouant de la musique. Les Anglo-saxons, quant à eux, désignent parfois comme Pastorale la Sinfonia, n°10 de l’Oratorio de Noël, également sans texte, mais suivie immédiatement d’un Récitatif comprenant une phrase inspirée du texte de la Bible décrivant l’Ange qui se présente devant les bergers qui gardent leurs troupeaux. C’est sans doute à cela que pensait plaisamment Powys.

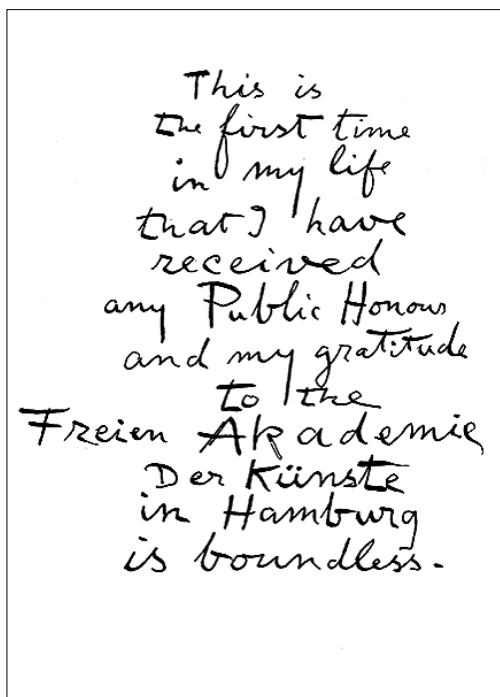
<sup>13</sup> En anglais dans le texte. “Vous savez, j’adore Cocteau...”

<sup>14</sup> Tout ce qui passe n’est que symbole. (*Faust*, trad. H. Lichtenberger, Aubier-Montaigne)

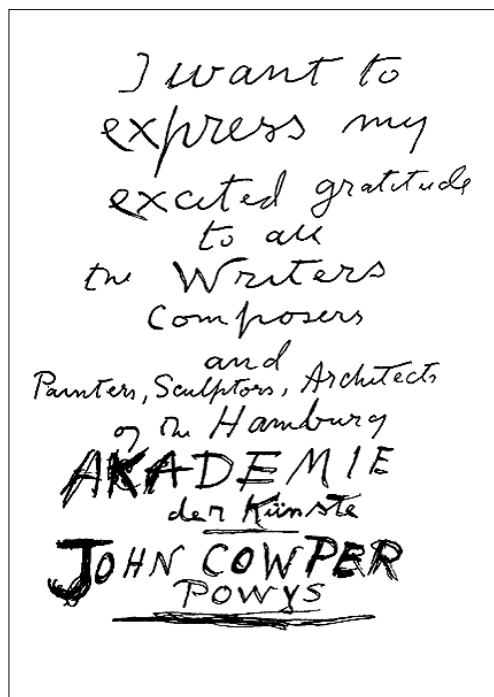
<sup>15</sup> Il faut vivre résolument dans le Tout, le Bon et le Beau. (*Generalbeichte*, in “Gesellige Lieder”)

<sup>16</sup> “Dans le Tout” et “Résolument”

divertit beaucoup que je le nomme “père des jeunes gens en colère”. Lorsque, pendant une table ronde à la télévision, organisée pour la remise de la médaille, j’ai dit que les ‘Parcs Nationaux’ anglais étaient certes agréables mais qu’il serait bien plus important de créer en Angleterre et dans le monde entier des parcs nationaux pour les auteurs afin que cette espèce ne disparaisse pas, il me prit dans ses bras tendrement et cria aux personnes présentes, comme un politicien pendant un discours de campagne : “Oui, écoutez-le tous ! il en va ainsi de nous. Nous sommes menacés. Mais sans nous vous ne pouvez pas exister.”



This is  
the first time  
in my life  
that I have  
received  
any Public Honors  
and my gratitude  
to the  
Freien Akademie  
Der Künste  
in Hamburg  
is boundless.



I want to  
express my  
excited gratitude  
to all  
the Writers  
Composers  
and  
Painters, Sculptors, Architects  
of the Hamburg  
AKADEMIE  
der Künste  
JOHN COWPER  
POWYS

*remerciements Elbe, Hambourg*

L’Académie Libre des Beaux-Arts de Hambourg a rendu un honneur à John Cowper Powys en tant qu’honorable romancier et essayiste. Nous ne pouvions pas savoir que le poète était également un homme aussi digne d’être aimé. J’avoue être de tout cœur reconnaissant d’avoir pu rencontrer cette personnalité que l’on ne peut faire autrement qu’admirer et aimer. Face à lui, je me voyais chaque fois transporté à l’Académie d’Athènes devant Socrate. Mais peut-être faut-il plutôt le comparer au patriarche Abraham.

D’innombrables Anglais dressèrent l’oreille parce que le patriarche recevait pour la première fois de sa vie un prix, de l’étranger et non de sa patrie. Mais peut-être cela symbolise-t-il justement l’importance inouïe de ce grand génie et son rayonnement dans la littérature mondiale de notre siècle. John Cowper Powys n’appartient pas aux seuls Anglais, il appartient à chacun de nous. Avec son œuvre il survivra à beaucoup de ceux qui sont aujourd’hui plus connus que ce solitaire tout à la fois plein de bon sens et de modestie.

Rolf Italiaander (tr. Aude Therstappen)

Journaliste, poète, secrétaire permanent de l’Académie Libre des Beaux-Arts de Hambourg en 1957, auteur de plus de cent livres, monographies et biographies.

*Il a paru intéressant de présenter ici quelques textes critiques de ces vingt dernières années, pour montrer comment est perçue en France l'œuvre de JCP*

**Il y a vingt ans:** préface écrite pour *Trois Fantaisies*

### **Powys... John Cowper<sup>1</sup>**

POWYS: LE NOM s'enracine dans le comté de Shropshire, cette région d'Angleterre autrefois appelée la Marche du pays de Galles. Poètes et pasteurs de l'Église anglicane, les Powys incarnent depuis quatre siècles l'esprit celte le plus pur, l'esprit le plus introverti, selon Jung, que la terre ait jamais porté, celui qui enseigne qu'il est du pouvoir de l'imagination de détruire et de recréer l'univers. Les Powys aiment la forme plurielle ou collective, les vieilles gens, les vieilles coutumes; ils sont orgueilleux dans la défaite, et n'aiment rien tant que de voir leur 'clan' comparé à quelque "monstre préhistorique, presque mythique, comme la Licorne, Béhémoth ou le Dragon Originel"<sup>2</sup>.

Du côté maternel (on remonte jusqu'à Thomas More), l'arbre des Powys a des ramifications prestigieuses. John Donne (1573-1631), poète introverti, cyclothymique, hypernerveux, curé-doyen de la cathédrale Saint-Paul de Londres, écrivit *le Progrès de l'âme*—curieux poème sur la métempsycose qui fait de la 'Reine Vierge', Elisabeth, une des incarnations du Mal. Théologien mondain à la prose élégiaque, Donne devait faire de ses derniers jours un chef-d'œuvre de mise en scène funèbre...

Le 25 janvier 1631, malade depuis six mois, Donne monte en chaire une dernière fois pour un sermon sur la mort et la résurrection. "Et déjà," écrit son biographe Walton, "la maladie ne lui avait plus laissé que la peau sur les os." De retour chez lui, Donne trouva néanmoins la force de poser pour son monument funéraire. Il fit mander un sculpteur sur bois qui exécuta une urne selon ses directives, puis un portraitiste:

Il fit encore placer des braseros dans son cabinet, et y vint avec un linceul dont, une fois dévêtu, il se drapa. L'ayant fait serrer de nœuds au chef et aux pieds, il croisa les mains dessus, tout comme celles des morts que l'on va ensevelir au tombeau; puis il prit place sur l'urne, les yeux clos, la face dévoilée, décharnée, livide et cadavérique tournée vers l'Est, d'où il attendait le retour de Jésus, son sauveur.<sup>3</sup>

*Et pour fuir les tempêtes du jour, voici que je fais choix  
D'une éternelle nuit.<sup>4</sup>*

Donne fit porter le tableau près de son lit, d'où il put le contempler jusqu'à sa mort survenue deux mois plus tard, le 31 mars 1631.

Powys a-t-il jamais visité le chœur de Saint-Paul? Il n'eut guère apprécié d'y voir réinstallé le monument à Donne, descendu dans une crypte de la cathédrale

<sup>1</sup> Cet article devait être la préface pour une traduction française de *Three Fantasies* qui ne vit pas le jour.

<sup>2</sup> *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson 1935-1956*, éd. L. Wilkinson, London, Macdonald, 1958, p.298 (extraits tr. N. Haddad)

<sup>3</sup> Izaak Walton, *The Lives of John Donne and George Herbert*, The Harvard Classics, 1909-14 (extraits tr. N. Haddad)

<sup>4</sup> John Donne, 'A Hymne to Christ, at the Authors last going into Germany' (extrait tr. N. Haddad)

*The perception of Powys by a few French critics over the last twenty years*

**Twenty years ago:** preface for *Trois Fantaisies (Three Fantasies)*

**Powys... John Cowper<sup>1</sup>**

POWYS: THE NAME is first found in the county of Shropshire, that region of England which used to be called the Marches of Wales. For four centuries, with poets and Anglican clergymen, the Powys have embodied the purest Celtic spirit, which according to Jung is the most introverted the earth has ever borne, and according to which it is up to the power of imagination to destroy and to recreate the universe. The Powys are fond of plural or collective forms, of old people, old customs; they are proud in defeat, and there is nothing they like so much as seeing their 'clan' compared to some "... Prehistoric or almost Mythical Monster like the Unicorn or Behemoth or the Original Dragon"<sup>2</sup>.

On the maternal side (going back to Thomas More) the Powys family tree has illustrious ramifications. John Donne (1573-1631), an introverted, manic-depressive, hyper-nervous poet, Dean of St Paul's Cathedral in London, wrote *Of the Progress of the Soul*—a curious poem about metempsychosis, which makes Elizabeth, the Virgin Queen, one of Evil's incarnations. A fashionable theologian and writer of elegiac prose, Donne staged his last days as a masterly funereal production...

On 25 January 1631, having been sick for the last six months, Donne goes in the pulpit for the last time to preach a sermon on death and resurrection. "At his coming thither", writes his biographer Walton, "... his sickness had left him but so much flesh as did only cover his bones." Donne was however able to pose for his funerary urn, so a woodcarver was called who made the figure of an urn from his directions, then a painter to draw his picture:

Several charcoal fires being first made in his large study, he brought with him into that place his winding-sheet in his hand, and having put off all his clothes, had this sheet put on him, and so tied with knots at his head and feet, and his hands so placed as dead bodies are usually fitted, to be shrouded and put into their coffin, or grave. Upon this urn he thus stood, with his eyes shut, and with so much of the sheet turned aside as might show his lean, pale, and deathlike face, which was purposely turned towards the east, from whence he expected the second coming of his and our Saviour Jesus.<sup>3</sup>

*And to scape stormy dayes, I chuse  
An Everlasting night.*<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Text written in the 1990s as a Preface to a translation of *Three Fantasies* in French which finally was never published.

<sup>2</sup> *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson 1935-1956*, ed. L. Wilkinson, London, Macdonald, 1958, p.298

<sup>3</sup> Izaak Walton, *The Lives of John Donne and George Herbert*, The Harvard Classics, 1909-14.

<sup>4</sup> John Donne, 'A Hymne to Christ, at the Authors last going into Germany'. John Donne was in Germany as chaplain to the Earl of Doncaster's diplomatic mission from May 1619 to January 1620.

après le Grand Incendie de Londres en 1666. Dans une lettre de 1953 adressée à Louis Wilkinson, il confiait: “N’est-ce pas révélateur de moi que de tous nos poètes, Donne est celui qui me touche *le moins*. Je ne peux supporter Donne —je le déteste cordialement! Son nom même est comme une poignée de boue sèche qui m’est jetée à la figure...”<sup>5</sup>

L’auteur du *Pseudo-martyr* manquait par trop d’humilité pour plaire à John, qui voyait en lui un mondain opportuniste, un pitre d’agonie, un dévot devant l’Éternité!

Tout autre lui apparaissait, ô combien, l’autre de ses ascendants prestigieux, le vénéré traducteur d’Homère, le multi-suicidé du Nonsense Club, le poète William Cowper (1731-1800), qui vécut dans la terreur de la folie et la conviction d’être ‘damné’. Entre John et l’auteur des *Olney Hymns*<sup>6</sup>, plus qu’une ressemblance, il existe une véritable ‘fraternité d’esprit’, des manies identiques et surtout un mal assez profond pour marquer toute une existence.

Le hasard (ou quoi que ce fût) voulut qu’au XVIIIe siècle les hommes de valeur aient un destin frappé au sceau de la folie. Thomas Chatterton se suicide à 18 ans. Christopher Smart, enfermé à l’asile psychiatrique, compose *Song to David* et l’écrit sur les murs de sa cellule, “en partie avec du charbon, en partie avec une clef”, dit la légende. William Collins meurt dans les ténèbres et l’hallucination.<sup>7</sup> Pour ce qui concerne William Cowper, Powys s’exclamera “... j’aime chaque ligne—et tout ce que j’apprends de lui—de plus en plus et toujours davantage...”

J.C.P. n’aimait rien comme d’être saisi dans sa chair par le spectacle du passé. Tout ce qu’il pouvait réactiver en lui et autour de lui de ‘mémoire atavique’, esprit de clan, passerelle d’hérédité, il l’accueillait avec le même surcroît d’existence que le vieux Taliesin sa énième réincarnation en linotte, vipère ou héros des prairies sanglantes!<sup>8</sup> N’irait-il pas jusqu’à prétendre un jour conserver en lui quelque chose de l’Atlantide perdue?

Comment s’étonner, dès lors, qu’il ait finalement choisi d’ancrer ses derniers jours au pays d’Owen Glendower et des bardes guerriers de Mathrafal? Un minuscule cottage à étage niché au cœur du massif gallois. Baptisé “Cloud-Cuckoo-Cottage”, l’ermitage sera laïc et sentimental. John y ressassera son passé, ses anciennes amours, ses terreurs et ses tabous. La montagne est un endroit merveilleux. Vingt ans plus tôt Powys avait pensé un soir d’automne au crépuscule que les Catskills avaient pris “... la texture couleur lavande pâle, comme si Dieu était une Vieille Fille en train de suspendre des rideaux avec le plus grand soin”<sup>9</sup>

Ceci dit, une destinée qui conduit un Anglais dans le giron d’un relief montagneux n’a rien d’insolite: Mylord Comte de Shaftesbury<sup>10</sup> y considéra les

---

<sup>5</sup> *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson 1935-1956*, p.300

<sup>6</sup> Livre de cantiques établi par John Newton en 1778 auquel Cowper a contribué.

<sup>7</sup> Thomas Chatterton 1752-1770, poète; Christopher Smart 1722-1771, poète religieux; William Collins 1721-1759 poète.

<sup>8</sup> Référence sans doute au poème *Cad Goddeu* attribué au poète gallois Taliesin (VIème siècle).

<sup>9</sup> *The Diary of John Cowper Powys 1930*, éd. F.Davies, London, Greymitre Books, entrée pour le 13 octobre, trad. B. Stassen dans *Plein Chant* automne 1988 n<sup>os</sup> 42-43, p.84

<sup>10</sup> Anthony Ashley Cooper, troisième Comte de Shaftesbury, 1671-1713.



Donne had the painting placed near his bed, from where he could contemplate it until his death, which occurred two months later, 31 March 1631.

Did Powys ever visit St Paul's chancel? He might not have liked to see reerected Donne's monument, which had been taken down to a crypt of the cathedral, after the Great Fire of 1666. In a letter of 7 February 1953 to Louis Wilkinson, he confided: "Isn't it characteristic of me, though—and I bet Lulu wd. feel the same—that of all our poets I find Donne the *least* appealing. I can't bear Donne—I heartily dislike him! His very name is like a shower of dry bits of mud thrown at me..."<sup>5</sup>

The author of *Pseudo-Martyr* was too lacking in humility to please John, who only saw in him an opportunist society man, a last-gasp buffoon, a bigot before Eternity!

Quite different appeared to him, ô so different, the other prestigious ancestor, Homer's revered translator, the Nonsense Club multi-suicide, the poet William Cowper (1731-1800), who lived in terror of madness and the conviction he was *damned*. Between John and the author of *Olney Hymns*<sup>6</sup>, more than a likeness, there exists a real fraternity of minds, identical manias and above all an anguish deep enough to leave its mark on a whole existence.

By chance (or whatever), in the 18th century some talented men's destinies were stamped with the seal of madness. Thomas Chatterton commits suicide at the age of 18. Christopher Smart, confined to an asylum, composes 'A Song to David' and writes it on the walls of his cell, "partly with coal, partly with a key", so the legend says. William Collins dies in darkness and hallucination. As for William Cowper, Powys exclaims "I still hold strongly by William Cowper, of whom I like all I read—and all I hear about him too—more & more & more..."

There was nothing JCP liked more than for some vision from the past to assault him. Every atavistic memory he could reactivate within himself or from the world around him, clan consciousness, hereditary links, he accepted as extensions to his existence just as old Taliesin accepted his umpteenth reincarnation as linnet, viper or hero of the field of blood!<sup>7</sup> Wouldn't he one day claim that he retained in him something of the lost Atlantis?

No wonder he chose to anchor his last years in the land of Owen Glendower and of the warrior-bards of Mathrafal. A tiny two storey cottage nestling in the heart of the Welsh mountains. Baptised "Cloud-Cuckoo-Cottage", the hermitage will be secular and sentimental. There John will turn over in his mind his past, his loves, his terrors and his taboos. Mountains are marvellous places. Twenty years earlier, during the twilight of an autumn evening, Powys had noted the Catskills had taken on a "pale-lavender texture as if God were an Old Maid hanging curtains very punctiliously..."<sup>8</sup>.

That said, it is not in the least unusual for an Englishman to be led by destiny into the heart of a mountainous region: Mylord Count of Shaftesbury<sup>9</sup> studied therein the vestiges of the formation of our globe and of its early youth. Henry

---

<sup>5</sup> *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, p.300

<sup>6</sup> Hymn book produced by John Newton 1778 to which Cowper contributed.

<sup>7</sup> Probably a reference to the poem *Cad Goddeu*, by the 6th century Welsh poet Taliesin (ed. note)

<sup>8</sup> *The Diary of John Cowper Powys 1930*, ed. F. Davies, London, Greymitre Books, 1987, p.172

<sup>9</sup> Anthony Ashley Cooper, third Earl of Shaftesbury, 1671-1713.

traces de la formation de notre globe et de sa première jeunesse. Henry More<sup>11</sup>, le grand platonicien de Cambridge, auteur d'un traité sur l'enthousiasme, découvrit dans le précipice un temple sacré de la Majesté Divine. Plus pragmatique, le géologue James Hutton<sup>12</sup> trouvait les montagnes éloquents et compréhensibles ("most intelligible"). Edward Young<sup>13</sup>, enfin, écrivit dans *Les Nuits* que sans la puissance de nos sens, la terre serait restée une masse informe et incolore...

A Blaenau-Ffestiniog, les jours sont gris, "gris-bleu glacé comme un vol de colverts". Surexposés. Au courrier du matin arrivent des lettres d'Henry Miller, des nouvelles du Kenya, un électrophone. A Londres, Brian Moore publie *The Lonely Passion of Judith Hearne*. John, distant, relit Homère et la Bible. Il a 90 ans. Il y a des choses qui ne vieillissent pas : *vespere laudatur dies...*

Jusqu'à sa mort survenue en 1963 à l'âge de 91 ans, Powys multipliera l'autoportrait. Difficile, parfois, de ne pas préférer l'esquisse au tableau. La lettre sera son support de prédilection: "... Je ne suis qu'un méli-mélo brumeux de Boswell, à la traîne de son vieux Samuel Johnson ...": lettre à Louis Wilkinson, 1956, signée: "Ton vieux Choucas, car ici les Choucas sont rois!"<sup>14</sup>

En 1962, le jury du Prix International de Formentor, qui compte notamment Henry Miller et Mary McCarthy parmi ses membres, décide d'envoyer un télégramme de félicitations à celui qu'il considère comme "le plus grand génie littéraire de l'Angleterre", John Cowper Powys. La Suède, cette année-là, récompense un mauvais garçon. Le Nobel ira à John Steinbeck.

Dernier rendez-vous manqué<sup>15</sup>. Cela devenait une fâcheuse habitude. Contemporain d'Ernest Dowson et du *Rhymers' Club*, Powys ne fut pas un décadent adepte de l'esprit fin-de-siècle. En Amérique, la 'Génération perdue' de Fitzgerald, Wolfe et Hemingway ne fut pas la sienne. Il n'attendit pas William Burroughs pour pratiquer l'art de la béatitude. En fait, arriver trop tôt ou trop tard ne fut pas sa préoccupation. Le mot "détachement" est le seul qui convienne ici.

John Cowper Powys est un isolé, un éclat insolite au lointain de la nuit littéraire. Quelque trente mille pages, journal compris, qui ont bien failli s'égarer entre les romans de George Meredith et les trilogies de Dos Passos. Ce fut une vie singulière, "vouée aux seules affaires du cosmos". Un destin 'en marge'. En 1963, celui qu'Henry Miller surnommait "le barde immortel" n'avait jamais pris l'avion, jamais conduit une voiture, ne s'était jamais servi d'une machine à écrire et refusait le téléphone. Sa seule certitude, ce fut son nom : John Cowper Powys... "Avec un nom pareil, disait-il, je devais être *quelqu'un*!"

Nordine Haddad

Nordine Haddad est né en 1966. Traducteur de l'anglais, auteur de polars sous pseudonyme, il vit en région parisienne. Il a traduit, annoté et présenté en 1994 '*Correspondance privée*' Miller-Powys (Critérion).

---

<sup>11</sup> Henry More, né en 1614, exécuté sous Henry VIII en 1687.

<sup>12</sup> James Hutton, géologue écossais, 1726-1797.

<sup>13</sup> Edward Young 1683-1765, *Night-Thoughts* ('Les Nuits') 1742-1746.

<sup>14</sup> *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson 1935-1956*, p.349-50

<sup>15</sup> Cependant, l'Académie des Beaux-Arts de Hambourg avait attribué à JCP une Plaque de bronze le 7 juillet 1958. Voir le récit de Rolf Italiaander p.2 ci-dessus.

More<sup>10</sup>, the great Cambridge platonician, who wrote a treatise, *Enthusiasmus Triumphatus*, denouncing Puritan enthusiasms, discovered a sacred temple to His Divine Majesty in the abyss. More pragmatic, the geologist James Hutton<sup>11</sup> found mountains eloquent and “most intelligible”. Finally, Edward Young<sup>12</sup> in *Night-Thoughts* wrote that without the power of our senses, earth would have remained a shapeless and colourless heap...

At Blaenau-Ffestiniog, the days are grey, “glazed grey-blue like a flight of mallard”. Over-exposed. The morning post brings letters from Henry Miller, news from Kenya, a record-player. In London, Brian Moore publishes *Judith Hearne*. John, aloof, holds on to Homer and the Bible. He is 90 years old. Some things do not age: *vespere laudatur dies...*

Until his death, in 1963, when he was 91, Powys will multiply self-portraits. It is hard sometimes not to prefer the sketch to the painting. Letter writing will be his preferred tool: “I am a mixty-mixty-mist of Boswell following his old Sam J.”, a letter signed: “your old Jackdaw. Jackdaws are the chief birds here!”<sup>13</sup>

In 1962 the Formentor International Literary Conference jury with Henry Miller and Mary McCarthy among its members, decided to send a telegram of congratulations to the man whom it considered “Britain’s greatest literary genius”, John Cowper Powys, “who has been so shamefully neglected in his own country”. Sweden, that year, rewarded a wrong ‘un. The Nobel went to John Steinbeck.

The last *rendez-vous* flunked<sup>14</sup>. It was becoming a bad habit. A contemporary of Ernest Dowson and of the *Rhymers’ Club*, Powys did not belong to a decadent *fin de siècle* spirit. In America, the ‘Lost Generation’ of Fitzgerald, Wolfe and Hemingway was not his. He did not wait for William Burroughs to practice the art of beatitude. In fact, to arrive too early or too late was not his worry. The word “detachment” is the only one that applies here.

John Cowper Powys is aloof, a strange far-off flash of light in the depths of literary night. Some thirty thousand pages, diaries included, which almost got lost between George Meredith’s novels and Dos Passos’s trilogies. It was a remarkable life, “devoted to the sole Cosmos”. A destiny on the fringe. In 1963, the man whom Henry Miller called the “Immortal Bard” had never boarded a plane, had never driven a car, never used a typewriter and would not use the telephone. His unique certainty was his name: John Cowper Powys... “With a name like that, I ought to be *somebody!*”

Nordine Haddad

Nordine Haddad born in 1966 is a professional translator from English, and writes thrillers under another name. He lives in the Paris area. In 1994 he translated, annotated and presented ‘*Correspondance privée*’ *Miller-Powys* (Critérian).

---

<sup>10</sup> Henry More, b. 1614, executed under Henry VIII in 1687.

<sup>11</sup> James Hutton, Scottish geologist, 1726-1797.

<sup>12</sup> Edward Young, 1683-1765, *Night-Thoughts* 1742-6.

<sup>13</sup> *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson 1935-1956*, Macdonald, London, 1958, p.349-50

<sup>14</sup> However, the Hamburg Free Academy of Arts had presented JCP with a Bronze Plaque on 7 July 1958. See Rolf Italiaander’s description of his visit p.2 above.

**Il y a douze ans: *La Croix*, 11-12 juin 1995**

## **John Cowper Powys le lecteur prophète<sup>1</sup>**

Le mystique sauvage de la littérature nous propose sa bibliothèque.  
Une grande leçon de vie

**John Cowper Powys**

*Les Plaisirs de la Littérature*

Traduit de l'anglais par Gérard Joulie

Lausanne, L'Age d'homme, 1995

JOHN COWPER POWYS, celte et fils de pasteur, c'est à la fois la mer et le rocher. D'un côté le fond marin, toujours remué au plus secret de ses abysses par quelque tourment; de l'autre, la stabilité royale, le granit immobile faisant face aux déchaînements. Les deux.

On ne se lasse pas d'épier le physique de cet homme hors du commun qui commença d'écrire ses livres à 50 ans. On dirait une 'créature' de conte. Un homme certes, mais un homme qui aurait, de par sa force intime, héritage d'une antique élection, eu accès à plus que ce à quoi les hommes ont habituellement accès. La région des dieux, région de terreur et de beauté, peu faite pour les âmes sensibles dont parlait Stendhal et que Powys habite littéralement comme un familier. Cela ne saurait laisser le lecteur indifférent, comme au sortir d'une agréable lecture où l'on reste entre modestes paroissiens, persuadé que l'univers est à l'échelle de la paroisse.

Paroisse pour paroisse, ce livre-ci, que publie L'Age d'homme, est une manière de Bible. L'auteur des *Enchantements de Glastonbury* présente son Graal littéraire, le *Deutéronome* de ses maîtres: la Bible d'abord, puis, à la file: Homère, Dostoïevski, Rabelais, Dickens, les tragiques grecs, saint Paul, Dante, Shakespeare, Montaigne, Wordsworth, Milton, Matthew Arnold, Walt Whitman, Cervantès, Melville et Poe, Nietzsche, Goethe, Hardy, Proust. Quel extraordinaire rassemblement, quel concile de géants!

Powys n'est pas homme à monter en chaire, à faire le zouave en tenue de docte devant un parterre de ladies ensommeillées. Il faut se rappeler sa carrière de conférencier à travers les Etats-Unis, mi-prophète, mi-bonimenteur, pour apprécier à sa juste valeur ces textes lancés comme autant de drakkars en direction de l'amateur éventuel que 'ça intéresse', quidam s'arrêtant au coin de la 5ème Avenue pour écouter un fou parler de l'enfer et du paradis.

Fou, il fallait qu'il le fût pour brasser une telle matière avec cette énergie; mais avec quelle intelligence! quelle chaleur! "En tous cas", s'exclame-t-il, "je suis certain qu'une bonne partie du préjugé qu'un secteur si large de la jeune génération manifeste à l'égard de la Bible est due au fait qu'ils l'associent à l'hypocrisie, à la malveillance et à la bigoterie moutonnaire d'un si grand nombre de ses champions officiels. Mais détester la Bible à cause de l'imbécillité d'un grand nombre de ses adhérents est aussi absurde que de détester Homère sous prétexte que la tête de votre professeur de grec ne vous revenait pas"<sup>2</sup>.

Il y a des moments dans la vie où les choses doivent être dites avec franchise et simplicité; où elles ont besoin d'être lessivées comme la mer nettoie

---

<sup>1</sup> Article paru dans le journal *La Croix-L'Événement* du 11-12 juin 1995

<sup>2</sup> *Les Plaisirs de la Littérature*, 'La Bible comme Littérature', p.42

Twelve years ago: *La Croix*, 11-12 June 1995

## John Cowper Powys: prophetic reader<sup>1</sup>

The unruly mystic of literature sets up his library for us.  
A noble lesson in life

**John Cowper Powys**

*Les Plaisirs de la Littérature*

French translation Gérard Joulié

Lausanne, L'Age d'homme, 1995

JOHN COWPER POWYS, Celt and son of a parson, at the same time sea and rock. Ocean deeps, ceaselessly churning in the turbulence of hidden abysses, royal steadfastness, unmovable granite facing the breaking storm. He is all these things.

One never tires of observing the physique of this exceptional man, who wrote his first books at the age of fifty. A legendary 'creature'. A man, certainly, but a man who, using his intimate strength inherited from an ancient selection, had access to more than is usually devolved to men. To that land of the gods, ruled by terror and beauty, hardly meant for sensitive souls, described by Stendhal, and which Powys haunts as a familiar spirit. To all this the reader cannot remain indifferent as though emerging from a pleasant reading concerning humble parishioners, for whom the universe is on the same scale as their parish.

Speaking of parishes, this book, published by 'L'Age d'homme', is something of a Bible. The author of *A Glastonbury Romance* lays out his literary Graal, the *Deuteronomy* of his masters: the Bible first, followed by: Homer, Dostoevsky, Rabelais, Dickens, Greek Tragedy, Saint Paul, Dante, Shakespeare, Montaigne, Wordsworth, Milton, Matthew Arnold, Walt Whitman, Cervantès, Melville and Poe, Nietzsche, Goethe, Hardy, Proust. What an extraordinary gathering, what a synod of giants!

Powys is not one to go in the pulpit, and clown about in his academic robes before an audience of sleepy ladies. One must remember his lecture tours in the United States, half prophet, half conjurer, to form a valid opinion of these texts launched like so many drakkars towards the eventual *amateur* who 'might be interested', passer-by stopping at the corner of Fifth Avenue to listen to a madman raving about hell and paradise.

He must have been mad to handle so much material with such energy, but with what intelligence, what warmth! "In any case", he exclaims, "I am sure that the growing prejudice which so large a segment of our younger generation feels against the Bible is due to the fact that they link it with the disgusting hypocrisy, the sly maliciousness, the half-suppressed goatishness, of so many among its official champions. But to hate the Bible because many of its adherents are repulsive is as absurd as to hate Homer because you had an unpleasant teacher at school!"<sup>2</sup>

There are times in life when things have to be said frankly and simply; when

---

<sup>1</sup> Article published in *La Croix-L'Événement*, 11-12 June 1995, the main Roman Catholic daily in France

<sup>2</sup> *The Pleasures of Literature*, Cassell and Company, 1938, 'The Bible as Literature', p.48

d'un coup de lame quelques anfractuosités malodorantes. Or c'est exactement à un travail de ce type que Powys se livre ici. Car si les livres que nous sommes censés vénérer ne font que dormir sur de hautes étagères inaccessibles, à quoi bon les vénérer? Ainsi la mer d'Homère n'est-elle pas seulement une belle métaphore éteinte, elle est proprement pour Powys "la mer que sillonnent encore nos marins"; de même que les tragiques grecs évoquent la chaleur africaine et non pas seulement des thèmes de dissertation philosophiques.

Powys cherche toujours à relier l'expérience de la lecture à une expérience physique, tellurique, et cela non point par goût suspect d'un quelconque ésotérisme fumeux mais par désir d'associer au monde de la lettre le monde des vivants dans sa rudesse obscure, comme dans cet admirable passage au sujet des poésies de Wordsworth: "Tout ce dont nous avons besoin..." c'est d'une certaine propension à partager la "sous-humanité des cailloux, des rochers et des arbres, à regarder l'herbe croître avec elle, à patienter avec les pierres du chemin, à marcher avec le matin comme avec un compagnon, avec la nuit comme avec un ami, à percevoir le pathos des générations humaines en entendant tomber la pluie sur le toit, et le secret du mystère qui nous enveloppe dans le bruit du vent qui disperse les nuages."<sup>3</sup>

Il écrit encore au sujet de la difficulté d'entendre' comme il faudrait la musique de Sophocle: "Il est, j'en ai peur, presque impossible, à moins d'être un aussi brillant helléniste que l'était Shelley, de savourer la qualité particulière des chœurs de Sophocle écrits à la louange de son village natal. C'est comme si les gens du Dorsetshire étaient condamnés à entendre des gens de Bockhampton chanter la veille de la Saint-Jean une chanson musicalement laconique et par ailleurs complètement intraduisible de Thomas Hardy..."<sup>4</sup>

Que faire alors, dans ces conditions, pour rejoindre Sophocle quand même? Prendre des cours? Non. "Notre seul espoir... c'est de nous procurer une traduction mot à mot, la plus littérale et la plus prosaïque qui soit, et de laisser la traduction poétique à la Muse de l'Imagination."<sup>5</sup>

Powys, au fond, est une sorte de Claudel celte; un homme du sacré, trop sauvage pour accepter la rigueur d'un catéchisme tridentin mais ayant un sens extrêmement profond des formes spirituelles dont le religieux et la littérature se disputent le pouvoir de représentation.

Il est vrai en tout cas qu'ils se disputent le cœur de Powys qui consacre à saint Paul le plus important chapitre de son ouvrage; un saint Paul dostoïevskien, nietzschéen, sûrement pas très théologiquement correct mais tellement plus libre et puissant qu'une certaine morale voudrait nous le faire entendre!

Cet homme qui "a marché sur la terre avec les héros, mangé et couché avec les dieux immortels" ainsi qu'il le dit de Hardy ou de Melville, nous convie à ces redoutables agapes. Ne craignons pas, pourtant, de nous asseoir au banquet. "J'écris pour des lecteurs de mon acabit, et ce que nous autres, hérétiques de la littérature, désirons, c'est l'application directe de nos saintes écritures jusque dans les moindres détails de nos vies domestiques. Nous désirons, comme l'a écrit Walt Whitman, inviter la muse à notre foyer et 'la faire manger à la cuisine.'<sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> *Les Plaisirs de la Littérature*, 'Wordsworth', p.244

<sup>4</sup> *Ibid.*, 'La Tragédie grecque', p.118-9

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.119

<sup>6</sup> *Les Plaisirs de la Littérature*, 'Conclusion', p.442

they need to be washed clean much as evil smelling crevices are cleaned out by a strong surge of the sea. Such is the task Powys sets himself here. For if the books we are supposed to worship are sleeping on high inaccessible shelves, what good is it to worship them? Thus Homer's sea is not only a beautiful extinct metaphor, but also for Powys "the sea on which sailors still leave their wake"; in the same way, Greek tragedy evokes the heat of Africa and not only the themes of philosophical essays.

Powys always strives to link the experience of reading to a physical, tellurian experience, and this he does, not because of a questionable taste for fuzzy esoterism, but out of his wish to connect the written world to the living world in all its obscure harshness, as in this admirable passage relating to Wordsworth's poems: "All that we need is ... a certain tendency to share the sub-humanity of rocks and stones and trees, to watch the grass growing till we grow with it, the wayside stones waiting till we wait with them, to walk with the morning as with a companion, with the night as with a friend, to catch the pathos of the human generations from the rain on the roof, and the burden of the mystery that rounds it all from the wind that voyages past the threshold."<sup>3</sup>

As for the difficulty of 'hearing' the music of Sophocles as it should be heard, he also writes: "It is, I am afraid, almost impossible, unless one is at least as good a scholar as Shelley, to savour the peculiar quality of the famous Sophocles chorus in praise of his native village, which to our Dorsetshire ears is as if the folk of Stinsford and Bockhampton were to chant on Midsummer Eve a musically laconic and completely untranslatable lyric of Thomas Hardy's."<sup>4</sup>

What then is to be done to reach out to Sophocles? Take some courses? No. "Our only hope is ... a literal word by word translation, a translation into the boldest prose, leaving the polished perfection to the Muse of the Imagination."<sup>5</sup>

Powys is in fact a kind of Celtic Claudel<sup>6</sup>, a man of the Sacred, too unruly to accept the rigour of the Tridentine catechism, but having a profound sense of all that is spiritual which religion and literature struggle with each other to represent.

In any case it is true they clash over the heart of Powys who devotes the most important chapter of his work to Saint Paul; a Dostoievskian, a Nietzschean Saint Paul, surely not very theologically correct, but so much more free and powerful than the ethics of some would let us believe!

This man who "walked on this earth with heroes, who ate and slept with immortal gods" as he says of Hardy or Melville, invites us to these formidable feasts. Let us not be afraid, to sit at the banquet. "I am writing for book-lovers of my own kidney, and what, we Lollards of Literature want is the direct application of our scriptures to the smallest detail of our domestic lives. We want, as Walt Whitman says, to decoy the Muse to our hearth till we get her installed 'amid the kitchen-ware'."<sup>7</sup>

One regret, however, having reached the end of the book. That the publisher has not deemed it necessary to quote its date of publication in English, though it was obviously written just before the Second World War. No notes, not

---

<sup>3</sup> *The Pleasures of Literature*, 'Wordsworth', p.352

<sup>4</sup> *Ibid.*, 'Greek Tragedy', p.163

<sup>5</sup> See note 4 above.

<sup>6</sup> Claudel, Paul (1868-1955), French diplomat, dramatist and poet of mystical inspiration.

<sup>7</sup> *The Pleasures of Literature*, 'Conclusion', p.656-7

Un seul regret au terme de cette lecture. Que l'éditeur n'ait pas cru nécessaire de situer ce livre dans le parcours de Powys, visiblement écrit juste avant la Seconde Guerre mondiale. Pas de notes, même pas l'indication du titre original. A croire que l'éditeur ne s'intéresse qu'à peine à son propre travail. C'est fâcheux et à vrai dire inadmissible. On se consolera à la pensée que Powys passe splendidement à travers ces négligences indignes. Car l'horizon, lui, est bien visible, selon le mot du maître: "Continuer à lire des livres dans lesquels le mystère de la vie parle aux enfants de la vie."

Michel Crépu

Journaliste et écrivain, actuellement directeur de *La Revue des Deux Mondes*.

oooooooooooooooooooo

Il y a neuf ans: *La Quinzaine littéraire*, 16-31 mai 1998

### Le Journal de "L'Extase"

**John Cowper Powys**

*Petrouchka et la Danseuse*

Journal (1929-1939)

Trad. de l'anglais par C. Poussier et A. Bruneau

Paris, José Corti, 2001

JOHN COWPER POWYS (1872-1963) est sûrement l'un des plus grands romanciers du XXe siècle. Henry Miller, George Steiner, Kenneth White l'ont reconnu, ce qui ne l'empêche pas de connaître régulièrement un 'purgatoire' étrange. Il est vrai que son mélange de "nature, sexualité et religion", pour le citer, semble choquer ou ennuyer, à moins que ce ne soit son style généreux à l'extrême.

C'est en Amérique (où il a résidé de 1904 à 1934) qu'il a commencé à tenir un Journal et où il écrit une Autobiographie hors normes caractérisée entre autres par l'absence de femmes. Au cours de ces dix années, nous accompagnons l'auteur de *Wolf Solent* du nord de l'Etat de New York, où dans une maison isolée il tente de retrouver la campagne anglaise de son enfance, jusqu'au Dorset où il revient à 62 ans, puis dans un petit village du nord du Pays de Galles.

On lira bien évidemment le journal de Powys pour mieux comprendre ses romans, notamment les trois chefs-d'œuvre, *Les Enchantements de Glastonbury*, *Les Sables de la mer* et *Camp retranché*, dont la gestation est racontée ici. On le lira surtout pour retrouver les fameuses "extases" naissant au contact de "petits objets matériels occasionnels" et n'impliquant en aucune façon "une Sur-Ame, une Religion, une Unité, Brahma ou Dieu"<sup>1</sup>, mais des séries de rituels au cours de ses deux longues promenades quotidiennes lorsqu'il nomme et embrasse les pierres, les arbres, se tape la tête contre eux, etc.

John devient ainsi un personnage powysien. Il rêve d'être un "magicien" au contact de la nature et de donner sens à son existence. Dans un même mouvement, il reconnaît que son moi est pluriel et que rêver d'être supérieur n'est qu'une illusion. Comme ses personnages, il est forcé de se critiquer lui-

<sup>1</sup> *Petrouchka et la Danseuse*, p.176



even the original title. It is unfortunate, and shocking, to say the least. However the comforting thought is that Powys splendidly overcomes this shameful carelessness. For the horizon, in the master's words, is still clearly visible: "To go on reading books in which the mystery of life addresses the children of life."

Michel Crépu

French journalist and writer, currently editor of *La Revue des Deux Mondes*.

oooooooooooooooooooo

**Nine years ago:** *La Quinzaine littéraire*, 16-31 May 1998

### The Diary of "Ecstasy"

**John Cowper Powys**  
*Petrushka et la Danseuse*  
Journal (1929-1939)  
Tr. C. Poussier and A. Bruneau  
Paris, José Corti, 2001

JOHN COWPER POWYS (1872-1963) is certainly one of the major novelists of the 20th century. Henry Miller, George Steiner, Kenneth White all acknowledged this, but he nevertheless regularly falls into a strange 'purgatory'. It is true that, to quote him, his blend of "nature, sex and religion", seems to shock or disturb, unless it be his exuberant style.

It was in America (where he lived from 1904 to 1934) that he started to keep a Diary and where he wrote an unusual Autobiography, characterised in particular by the absence of women. During these ten years, we follow the author of *Wolf Solent* from upstate New York, where in an isolated little house he tries to recapture the English countryside of his childhood, back to Dorset where he arrives at the age of 62, and then to a small village in North Wales.

Reading his Diary of course helps to understand his novels, particularly his three masterpieces, *A Glastonbury Romance*, *Weymouth Sands* and *Maiden Castle*, which we witness here as novels-in-progress. It will be read above all in order to share in the famous "ecstasies" which arise from contacts with "casual little material objects" and do not involve any sort of "Over-Soul or Religion or Unity or Brahma or God"<sup>1</sup>, but a series of rituals during the course of his two long daily walks, when he names and embraces stones, trees, taps his head against them, etc.

John thus becomes a Powysian character. He longs to be a 'magician' in contact with nature and give meaning to his life. In the same movement, he recognises his ego is plural, and that his longing to become a superior being is only an illusion. Like his characters, he is forced to criticise himself while inventing all the time his personal mythologies. He turns towards the Mother Goddesses Demeter or Cybele, and above all to her Welsh equivalent, Ceridwen with her Cauldron of Rebirth. In this way he defies all the gods with their power

---

<sup>1</sup> *Petrushka and the Dancer, Diaries 1929-1939*, ed. M. Krissdóttir, Manchester, Carcanet, 1995, p.98

même tout en inventant constamment des mythologies personnelles. Il se tourne vers les déesses mères comme Déméter ou Cybèle, et surtout son équivalent gallois Ceridwen et son chaudron d'abondance. De cette manière, il défie tous les dieux avec leur puissance et leur immobilité, pour choisir le renouveau, la différence, la liberté...

Ce qui est fascinant chez cet idéaliste impénitent, c'est que le monde réel existe dans toute sa force. Il établit sans cesse des liens entre le divin, la nature (il note tel jour l'apparition de la première chélidoine) et le corps (sa constipation et son ulcère perpétuel, les heures qu'il passe assis aux cabinets avec l'*Anatomie de la Mélancolie* de Burton, etc.). C'est alors qu'il découvre son moi, non pas un moi de 'magicien', mais ce qu'il nomme un "moi ichtyosaure" qui appartient à la fois au supra-humain—aux dieux et aux déesses qu'il ne cesse de prier ou de provoquer—et à l'infra-humain, au régime animal, végétal, et aux pierres. On comprend mieux le long combat de Powys contre la vivisection, pour ne pas parler de ces têtards qu'il transporte de flaques d'eau peu profondes jusque dans une mare pour se racheter d'en avoir torturé certains quand il était enfant. Car pour lui la cruauté et le sadisme sont partout, aussi bien dans ses rêves que chez ce Dieu qui a inventé l'enfer éternel. Sans conteste, les pages les plus fortes du Journal sont celles qui parlent de la mort du Vieux, le chien qu'il avait ramené des Etats-Unis et qui avait été son compagnon de promenade dans la neige et le froid au cours de toutes ces années. Au même moment, Lulu (Llewelyn Powys), le frère aimé, meurt aussi, et la guerre se déclare. Pendant neuf mois, John continue à promener le Vieux (en esprit) et à lui faire l'amour...

Car Powys est l'homme de l'amour et du désir, ce qui est pour lui la même chose, et ce Journal, contemporain de l'Autobiographie sans femmes, est le roman de T.T. Ces deux lettres désignent *The Tao* ou *Tiny Thin* [la Toute Ténue] ou encore l'Elémentale, alias Phyllis Playter, une Américaine de vingt-deux ans sa cadette qui sera sa compagne jusqu'à ce qu'il meure à 91 ans. Comme nombre de personnages féminins des romans, elle était "une petite enfant-Elfe d'une minceur incroyable et d'une docilité exquise". A eux deux, ils formaient deux 'bornes' (électriques) produisant au gré de leurs contacts physiques autant d'extases amoureuses, tantôt imaginaires et masturbatoires, tantôt génitales. Car Powys, comme ses personnages masculins, est un vieux pervers (sans remords et sans reproche!) alternant entre le fantasme et la réalité. T.T. détestait en fait la solitude et les promenades, mais c'est elle qui faisait les poêles, la maison, et lui donnait ses pénibles lavements alors qu'elle rêvait de grandes villes et de théâtres. Transformant l'argument du ballet de Stravinski, Petrouchka pouvait pourtant tenir sa danseuse dans le lit prisonnière entre lui et le mur... Egoïsme, bien sûr, mais nul n'en était plus conscient que l'auteur et pour s'en convaincre il suffit de relire les romans qu'il écrivait à cette époque. Il se promettait sans cesse de changer, mais toujours les plaisirs de la nature et de la rêverie étaient si forts...

*Petrouchka et la danseuse*: le titre n'est pas de Powys, mais le journal est bel et bien la dette du nympholepte à la danseuse qui n'aura jamais dansé.

Daniel Thomières

Daniel Thomières a écrit une thèse sur la notion de personnage dans les huit premiers romans de John Cowper Powys. Il est actuellement professeur de littérature américaine à l'Université de Reims-Champagne-Ardenne.

and their immobility, and chooses revival, difference, freedom...

What is fascinating is that for this unrepentant idealist the real world exists in all its intensity. He never ceases to establish links between the divine, nature (he notes the day when he sees the first celandine) and the human body (his recurrent constipation and his ulcers, the hours he spends on the toilet with Burton's *Anatomy of Melancholy*, etc). Then it is that he discovers his ego, not the ego of a magician, but what he calls his "ichthyosaurus ego" which belongs at the same time to the superhuman—to the gods and goddesses he keeps praying to or provoking—and to the infra-human, to the animal and vegetable kingdoms and to stones. One understands better Powys's long fight against vivisection, not to mention the newts he carries from dried-up pools to a pond, in order to make up for torturing some of these animals when he was a young boy. Because for him cruelty and sadism are everywhere, as much in his dreams as in the God who created eternal hell. Undoubtedly, the most striking pages of the Diary are those about the death of the Old, the dog he had brought back from the States and which had been his companion during his walks in the snow and the cold during all these years. At about the same time, Lulu (Llewelyn Powys), his beloved brother dies too and war is declared. For nine months, John (in his mind) keeps taking the Old for walks and making love to him...

For Powys is a man of love and desire, which for him is the same thing, and this Diary, contemporary with the *Autobiography* without women, is the novel of the T.T. These two letters designate *The Tao* or *Tiny Thin*, referring to Phyllis Playter, alias the Elemental, an American woman who was twenty-two years younger than him and who will be his companion until his death at the age of 91. Like a number of feminine characters in the novels, she was "an elfin girl of incredible slimness and exquisitely docile". The two together form two (electrical) 'terminals' producing, depending on their physical contacts, as many amorous ecstasies, sometimes imaginary and masturbatory, sometimes genital. For Powys, like his masculine characters, is an old pervert (without remorse and without reproach) alternating between fantasy and reality. The T.T. in fact hated solitude and walks, but she it is who deals with the stoves, with the house, and gives him his laborious enemas, while dreaming of great cities and of theatres. Transforming the argument of Stravinsky's ballet, *Petrushka* could nevertheless hold his dancer in his bed, a prisoner between himself and the wall... Selfishness, of course, but no one was more aware of it than the author, and one has only to reread the novels he wrote at that time to be convinced of that. He always promised himself to change, but the pleasures of nature and of dreaming were always so strong...

*Petrushka and the Dancer*: the title is not his, but Powys's Diary is nevertheless the debt of the nympholept to the dancer who will never have danced.

Daniel Thomières

Daniel Thomières wrote his thesis on the notion of character in John Cowper Powys' first eight novels. He is presently Professor of American Literature at the Université de Reims-Champagne-Ardenne.

**Il y a un an:** un e-mail du 10 avril 2006

## Une Lettre

VOUS M'INTERROGEZ sur mon choix de faire entendre un texte de J.C. Powys dans la bande sonore accompagnant le film de Patrick Méheut, réalisé dans le cadre de l'exposition 'Les Peintres du Trieux' au Château de la Roche Jagu<sup>1</sup>.

Cela nous ramène presque trente années en arrière, à ma découverte ébahie, par l'entremise d'un numéro de *Granit* en consultation libre dans la salle de lecture de la bibliothèque universitaire de Brest, de l'univers de John Cowper Powys. Je ressortis ce jour-là avec le premier tome des *Enchantements de Glastonbury*, auquel succéderont rapidement les trois autres<sup>2</sup>. Dès lors je ne cesserai d'être à l'affût des traductions disponibles de l'œuvre de Powys.

Je m'interroge encore quant à savoir sur quel atavisme repose ma complète adhésion à l'univers powysien. Car mon engouement n'est pas le résultat d'un cheminement littéraire conséquent. De formation scientifique et musicale, je n'ai pas fait mon miel des lectures programmées du cursus scolaire. Mes coups de cœur allaient plutôt à des écrivains dits mineurs comme Aloysius Bertrand ou Hölderlin<sup>3</sup>. J'incline à penser que mon attachement trouve son origine dans l'humus armoricano-gallois. Briec n'est-il pas le bâtisseur mythique de la cité de mes pères... Toujours est-il que je tiens comme incontournable et fondatrice ma rencontre avec l'œuvre de Powys. Sans doute le positionnement des personnages, l'absence de jugement moral, de hiérarchie humaine d'une part, et la description géniale des bonheurs impalpables liés aux odeurs furtives, aux sons de la nature d'autre part faisaient résonner en moi des expériences vécues ici, dans la campagne costarmoricaïne.

Quel étonnement encore, au jour d'aujourd'hui, de penser qu'alors âgé de dix-huit ans, je m'emballais pour l'écriture d'un homme de plus de cinquante ans qui me réconciliait avec l'idée de vieillir et qui semblait me donner la preuve que, quel que soit mon âge, je jouirais de la vie au seul spectacle de la nature. Oui, quelques puissent être ma place sociale, le regard des autres et les péripéties de l'époque, les sons, les parfums et les couleurs du bonheur seront toujours devant moi, à portée d'envie.

S'il est un discours qui m'a aidé à sédimenter une image de moi qui me convienne, c'est bien celui de John Cowper Powys.

Aussi, mes quelques vellétés de compositeur ont très souvent eu comme guide et compagnon les livres du Gallois. Ainsi une composition pour harpe et ordinateur que je titrai *Givre et Sang* me valut un prix SACEM en 1987. Dans la même veine une pièce pour harpe, flûte, piano électrique, alto, violoncelle et cor anglais s'appelle *Morwyn*.

À côté de ces correspondances musicales, j'ai demandé en 1996 à Marthe Vassallo<sup>4</sup> de dire un extrait de *Owen Glendower* "Un silence tomba sur les trois

---

<sup>1</sup> 'Les peintres du Trieux' au Château de la Roche Jagu, Côtes d'Armor, octobre 2005.

<sup>2</sup> Edition Gallimard de 1975 en quatre volumes.

<sup>3</sup> Bertrand Louis, dit Aloysius, poète français (1807-1841), auteur de *Gaspard de la Nuit* (1842); Hölderlin, Friedrich, poète allemand (1770-1843), d'inspiration mystique.

<sup>4</sup> Marthe Vassallo, chanteuse et comédienne imprégnée de culture bretonne, ouverte à l'apprentissage et au respect du savoir traditionnel de multiples cultures.

**One year ago: an e-mail 10 April 2006**

## A Letter

YOU ASKED ME why I chose a text by J.C. Powys for the sound track of the film directed by Patrick Méheut which was shown as part of the 'Painters of the Trieux' exhibition at the Château de la Roche Jagu in Brittany<sup>1</sup>.

This takes me back almost thirty years, when coming across an issue of *Granit* at Brest University Library I discovered with amazement the universe of John Cowper Powys. That day I came out with the first volume of *Les Enchantements de Glastonbury*, which was to be swiftly followed by the three other volumes<sup>2</sup>. From that day on, I have never ceased to be on the watch for French translations of Powys's work.

I still wonder to what primitive atavism I owe my unreserved acceptance of the Powysian universe. For my fascination does not stem from any rigorous literary process. My education was in the sciences and in music, and I did not thrive on the programmed readings of the curriculum. My sudden passions were rather for so-called lesser writers, such as Aloysius Bertrand or Hölderlin<sup>3</sup>. I tend to think that my attraction finds its origin in a fertile Welsh-Breton soil. Is not Brieg the mythical builder of my fathers' city...? The fact remains that I hold my encounter with Powys's work to be unavoidable and fundamental. The status of his characters, the total absence of moral judgment or of any human hierarchy on the one hand, and on the other hand the magnificent description of fleeting moments of happiness, linked to furtive odours, to the sounds of nature, without doubt awoke in me echoes of past experiences from living in the Breton countryside.

How strange, even today, to think that at the age of eighteen I was carried away by the works of a man over fifty, who reconciled me to the idea of getting old, who seemed to prove to me that however old I might become I would still enjoy life just by watching nature. Yes, whatever my place in society may be, however I may be regarded by others and whatever the vicissitudes of the times, there will always be the sounds, odours and colours of happiness before me, within reach of my desires.

If there ever was a discourse which helped me to solidify a self-image I could accept, it was indeed that of John Cowper Powys.

My few attempts at musical composition have thus often had this Welshman's books as guide and companion. My piece for harp and computer which earned a SACEM<sup>4</sup> award in 1987 was called *Givre et Sang*. In the same vein a piece for harp, flute, electric piano, alto, cello and English horn is called *Morwyn*.

Besides these musical correspondences, in 1996 I asked Marthe Vassallo<sup>5</sup> to read a passage from *Owen Glendower*, "a silence fell upon the three of them

---

<sup>1</sup> 'Les peintres du Trieux' at Château de la Roche Jagu, Côtes d'Armor, October 2005.

<sup>2</sup> The first French translation of *A Glastonbury Romance* by Gallimard, 1975, was in four volumes.

<sup>3</sup> Bertrand Louis, dit Aloysius Bertrand, French poet (1807-1841). He wrote *Gaspard de la Nuit* (1842); Hölderlin, Friedrich, German poet (1770-1843) with mystical inspiration.

<sup>4</sup> SACEM: Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique

<sup>5</sup> Marthe Vassallo, singer and actress, much influenced by Breton culture

hommes...”<sup>5</sup> qui trouvera sa place dans la bande sonore commandée par le musée des arts et traditions populaires pour une exposition construite sur les visions poétiques et fantasmatiques attachées à l’île Carne à l’extrême Nord Ouest du Finistère. Cette description atmosphérique et sonore d’un coin de bord de mer saisit d’un même trait l’impression d’accumulation de strates de souvenirs contenus dans les bruits de la nature, nous faisant prendre conscience de la permanence de ce qui fut dans ce qui est devant nos oreilles. Plus tard j’en enregistrerai une autre version, mais lue par Pierre-Yvon Tremel, sénateur-maire de Cavan, dans le cadre d’un travail commandé par le Centre de Découverte du Son<sup>6</sup>.

Mais vous m’interrogez sur mon choix concernant l’exposition ‘Les Peintres du Trieux’ au château de la Roche Jagu. Le scénographe, Jean-Marc Gaillard, souhaitait montrer en complément des œuvres, des images actuelles des lieux ayant inspiré les peintres sur les rives du Trieux. Patrick Méheut prit le parti de se servir de sa caméra comme du pinceau du peintre et je choisis donc de rechercher quel pouvait être l’état d’esprit du contemplateur-acteur, qu’il soit peintre, poète, ou compositeur. Lorsqu’il s’est agi de trouver une cohérence à l’accumulation d’éléments épars concourant au montage des bandes-son du film, j’ai vécu comme une coïncidence lumineuse, le fait extraordinaire que ce texte de Powys décrivant le “I am I”, ce cristal dur au plus profond de soi faisant face à l’univers, ce texte gravé sur CD-ROM, soit embarqué dans la sonde spatiale Huyghens, dans le cadre de la mission Cassini, propulsé par le génie scientifique des hommes et l’intuition merveilleuse d’une femme, propulsé vers Titan, satellite de Saturne, comme projeté vers l’inaccessible étoile.<sup>7</sup>

Ainsi mon travail agencé sur une trame horizontale reprenant des images de lentes descentes de rivières, le Trieux vers le nord, l’Aven vers le sud, les textes d’écrivains du Nord comme Heather Dohollau<sup>8</sup> et J.C. Powys, d’écrivains du Sud comme Marguerite Duras et Alessandro Baricco, mon travail donc, trouvait son axe vertical avec Titan au-dessus de nos têtes et, à l’autre extrémité de l’axe ce “petit cristal dur” symbolisant l’état d’esprit supposé du peintre (ou du cinéaste ou de l’écrivain ou du compositeur ou de l’être conscient en général) “... coquillage en puissance: tout simplement une conscience, n’importe quelle conscience, face aux abysses du Temps et de l’Espace”<sup>9</sup>.

Cette coïncidence lumineuse, je la dois à *la lettre powysienne* et sa directrice de publication. Que ce mot soit pour moi l’occasion de souligner l’importance des passeurs dans l’élaboration, la macération de ce qui devient une culture partagée. Que n’écrit-on pas plus au sujet des gestes légers qui impulsent à l’esprit confus la correction de trajectoire qui libère l’ardeur au travail.

Pierre-Louis Carsin  
Saint-Brieuc, 2006

Musicien, spécialiste de la prise de son au *Studio Toot!*

---

<sup>5</sup> J.C. Powys, *Owen Glendower*, Phébus, 1996, ‘La Pucelle en armure’, II p.271

<sup>6</sup> Disponible en mp3 sur le site <http://www.powys-lannion.net/Tremelf.htm>

<sup>7</sup> Cf ‘Powys sur Titan’, *la lettre powysienne* n° 9 printemps 2005, p.50

<sup>8</sup> Voir p.26 ci-dessous.

<sup>9</sup> J.C. Powys, *Apologie des Sens*, J-J.Pauvert, 1975, trad. M.Tran Van Khai, p.37

now...”<sup>6</sup> which was included in a sound track commissioned by the Museum of Popular Arts and Traditions for an exhibition on the poetical and phantasmatical visions prevalent on Carne Island, to the extreme North-West of Finistère, Brittany. This description of the atmosphere and sounds close to the sea coast delivers at a single stroke the impression of the accumulated strata of memories contained in the sounds of nature, making us conscious of the permanence of what once was in that which is now before our ears. Later, in a work commissioned by the Centre de Découverte du Son, I recorded another version of this passage, read by Pierre-Yvon Tremel<sup>7</sup>, member of the Senate at the French Parliament, and mayor of the village of Cavan in Brittany.

But you are wondering about my choice concerning the exhibition ‘Painters of the Trieux’. The curator Jean-Marc Gaillard wanted to complement the paintings with present-day images of places which had inspired painters along the banks of the Trieux. The film director Patrick Méheut decided to use his camera much as a painter’s brush, and I therefore chose to imagine what could be the state of mind of the observer-actor, whether he be a painter, a poet or a composer. When it came to finding a link for the accumulation of scattered elements during the montage of the film’s sound track, I found myself experiencing a luminous coincidence in the extraordinary fact of Powys’s text describing the “I am I”, this little hard crystal sinking down into itself, facing the universe, this text, recorded on a CD-ROM, being embarked on the Huyghens probe in the Cassini mission, and being propelled by the scientific genius of men, and the marvellous intuition of a woman, propelled towards Titan, satellite of Saturn, as though it was being propelled towards the inaccessible star.<sup>8</sup>

So that my work, woven on the horizontal warp of images of those slow descents of rivers, the Trieux towards the North, the Aven towards the South, of texts by writers from the North, such as Heather Dohollau<sup>9</sup> and J.C. Powys, by writers from the South such as Marguerite Duras and Alessandro Barrico, my work found its vertical axis with Titan above our heads, and at the other end of the axis this “little hard crystal” symbolising the supposed state of mind of the painter (or the film director, the writer or the composer, or the conscious being in general), “... a potential shell-fish: just simply a consciousness, confronting the abysses of Time and Space.”<sup>10</sup>

I owe this luminous coincidence to the *lettre powysienne* and to its editor. Let this be for me the opportunity to underline the importance of such guides in the elaboration, the maceration of what thus becomes a shared culture. It is a great pity that more is not written about such delicate impulsions which provide a confused mind with course corrections towards the zeal for work.

Pierre-Louis Carsin  
Saint Brieuc, 2006

Musician, sound recording specialist at the *Studio Toot!* recording studio.

---

<sup>6</sup> J.C. Powys, *Owen Glendower*, John Lane The Bodley Head, 1942, ‘The Maid in Armour’, p.685

<sup>7</sup> Editor’s note: available as mp3 on my site at <http://www.powys-lannion.net/Tremel.htm>

<sup>8</sup> ‘Powys on Titan’, *la lettre powysienne* n° 9 printemps 2005, p.51

<sup>9</sup> See p.27 below.

<sup>10</sup> J.C. Powys, *In Defense of Sensuality*, Gollancz, 1930, p.19

## Penarth beach

Ici enfin! Cette fois il me semble  
que c'est vrai—comment autrement  
y aurait-il tant de bleu?  
et que la côte en face soit maintenant  
si claire ne laisse pas de doute  
le rideau est levé il n'y a plus de temps

ces enfants là-bas qui jouent  
sous les yeux de leur mère  
et cherchent dans les galets celui  
qui portera signe: le talisman rompu  
dont la blessure respire  
et gardera l'ouvert pendant l'écart d'une vie

ils sont à la fracture du jour  
où la lumière veille la mer a ses marques  
qui ont douceur de seuil et l'entrée est là  
où l'amour se tient  
dans la brillance de l'air  
en cet aujourd'hui

Heather Dohollau  
*Une Suite de Matins* (2005)

Poète galloise d'expression française, est venue en France en 1947 et a élu domicile en Bretagne. Elle a publié de nombreux recueils de poésie, tous aux Editions Folle Avoine, Bédée (Ille-et-Vilaine).

oooooooooooooooooooo

## ***Owen Glendower*: Historical Novel or Romance?**

IN HER HELPFUL introduction to the modern reprint of John Cowper Powys's *Owen Glendower*, Morine Krissdóttir declares that the book, “unlike his other novels, is not a ‘romance’ but ‘a history’”<sup>1</sup>. I am convinced, however, that the issue is not so straightforward, that it is more appropriate, to say the least, to think in terms of ‘both-and’ rather than ‘either-or.’ If we examine Powys’s earliest references to the proposed new book, we find, indeed, that he originally envisaged it as a romance. As early as August 1933, when he and Phyllis Playter were still living in upstate New York, he wrote to his brother Llewelyn that he wanted to “live for the rest of my days in Wales ... and there compose my real Masterpiece in the form of a really thrilling and powerful Romance with all the Welsh Enchantments behind it!” and he refers to it a month later as “a great Prose Romance of an extraordinary nature”.<sup>2</sup>

However, in September 1938, by which time he had moved to Corwen and

---

<sup>1</sup> *Owen Glendower*, Rob Stepney/Walcot 2002, Overlook Press, 2003, ‘Introduction’, p.xi

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Letters to His Brother Llewelyn*, Village Press, 1975, II pp.166, 169



## Penarth beach

Here at last! and now it seems  
to be true—how otherwise  
would there be so much blue?  
and that the coast beyond  
is so clear takes away doubt  
the curtain is risen there is no more time

those children down there who play  
under their mother's eye  
and search the pebbles for the one  
that will be the sign: the split talisman  
with its wound left to air and the distance maintained  
for what will be the space of a life

they are at the fracture of day  
in the guard of the light the sea has the marks  
of other thresholds and the entry is where  
love is contained  
in the brilliance of air  
for the day that is here

Heather Dohollau  
*Une Suite de Matins* (tr. H. Dohollau)

Welsh poetess writing in French, Heather Dohollau came to France in 1947 and settled in Brittany. Her many books of poetry were all published by Editions Folle Avoine, Bédée (Ille-et-Vilaine).

oooooooooooooooooooo

## ***Owen Glendower*: Roman Historique ou Fresque Romanesque?**

DANS SON UTILE introduction à la réédition moderne du livre de John Cowper Powys *Owen Glendower*, Morine Krissdóttir déclare que ce livre “contrairement à ses autres livres, n’est pas ‘romancé’ mais ‘historique’”<sup>1</sup>. Je pense cependant que la question ne va pas de soi, et qu’il serait plus approprié, à tout le moins, de raisonner en termes de ‘l’un et l’autre’ plutôt que ‘l’un ou l’autre’. Si nous examinons les toutes premières allusions au livre que projetait Powys, nous voyons en effet qu’il l’avait d’abord envisagé comme une aventure romanesque. Dès août 1933, quand John Cowper et Phyllis habitaient encore dans l’état de New York, il écrivit à son frère Llewelyn qu’il voulait “vivre le restant de mes jours au Pays de Galles ... et y composer mon vrai Chef-d’œuvre sous la forme d’une histoire romanesque vraiment excitante, forte, avec, en toile de fond, tous les enchantements gallois!” et il y fait allusion un mois plus tard

---

<sup>1</sup> *Owen Glendower*, Rob Stepney/Walcot 2002, Overlook Press, 2003, ‘Introduction,’ p.xiii. Version française, *Owen Glendower*, en 2 volumes, Phébus, 1993, trad. et préface P. Reumaux

begun the writing, he employs the phrase “my Historical Novel”, and similar phrases are used to G. Benson Roberts in November of the same year, to Sven-Erik Täckmark in March and June 1939, and, after the book was finished, to Louis Wilkinson in January 1940.<sup>3</sup> When it was published in 1941 in the United States and 1942 in the United Kingdom (despite the official 1940 and 1941 on the title-pages), its subtitle also read “An Historical Novel”. One wonders if his American publishers, Simon & Schuster, who were aware of the book while it was being written, may have played some part in altering Powys’s terminology. If so, it may be regarded as an unfortunate development, which resulted in possibly deflecting the attention of readers in the wrong direction.

My own view is that ‘Romance’, or perhaps ‘Historical Romance’, would have been a more accurate description, and I shall be arguing the case for this conviction in the following pages. I am proposing not so much that myth and romance take precedence over history and the historical novel, but rather that Powys is presenting an artistically justifiable—perhaps even inevitable—blending of the two extremes. There is no doubt, of course, that Powys went to considerable lengths to ensure historical accuracy. His main sources were J. E. Lloyd’s *Owen Glendower: Owain Glyn Dwr* (1931), the standard biography of its time; A. G. Bradley’s *Owen Glyndwr and the Last Struggle for Welsh Independence* (1902), and J. H. Wylie’s old but scholarly and extremely detailed *History of England under Henry IV* (4 vols, 1884-98). Anyone who, like myself, has made a close study of Powys’s book alongside these authorities, cannot help but be impressed by his determination to bolster his narrative with authentic historical detail<sup>4</sup>—far more, indeed, than is offered in most conventional historical novels.

There is, however, one essential difference. In most traditional novels of this kind, the historical characters themselves make fairly brief and uncontroversial appearances (e.g., Bonnie Prince Charlie in Sir Walter Scott’s *Waverley* or Napoleon in Tolstoy’s *War and Peace*). The heroes and heroines are generally fictional, become the chief focus of attention, and are presented ‘in the round’. Where Powys is exceptional is in his psychological—and disputable—presentation of a historical figure in the centre of the book and portrayed unashamedly and even ostentatiously from the inside.

Moreover, in *Owen Glendower*, the historical references are balanced—though non-Welsh readers may not be sufficiently familiar with them to register the fact—by continual allusions to and quotations from the *Mabinogion* and other ancient Welsh stories and poems. This is where the ‘romance’ associations of the book become most evident. It would be a great mistake to see such references, involving Bran, Branwen, Pryderi, Gwydion, and the like, as mere academic ballast, as Powys’s way of reminding us that he has done his homework. On the contrary, they serve as mythological equivalents in the remote past to historical events in the novel’s present. They invite us to judge contemporary actions within the context of the national heroic tradition. It is not accidental, for instance, that a phrase from the *Mabinogion* tale ‘Branwen

---

<sup>3</sup> *Letters to Llewelyn*, II p.259; *Letters to G. Benson Roberts*, Village Press, 1975, p.15; *Powys to Eric the Red*, Cecil Woolf, 1983, pp.51, 56, 60; *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, Macdonald, 1958, pp.59-60

<sup>4</sup> Readers may be interested by the article ‘*Owen Glendower & Owain Glyn Dwr* (1359?-1416?)’ in *la lettre powysienne* n°4, Autumn 2002.

comme “d’un grand roman en prose tout à fait extraordinaire”.<sup>2</sup>

Cependant, dès septembre 1938, à l’époque où il était venu s’installer à Corwen et avait commencé à l’écrire, il utilise l’expression “mon roman historique”, et des expressions semblables sont utilisées dans ses lettres à G. Benson Roberts en novembre de cette même année, à Sven-Erik Täckmark en mars et juin 1939 et, lorsqu’il eut fini ce livre, à Louis Wilkinson en janvier 1940.<sup>3</sup> Bien que l’on donne comme dates officielles 1940 et 1941 sur les pages de titre, il fut publié en 1941 aux Etats-Unis, et en 1942 au Royaume-Uni, et le sous-titre portait la mention “Roman historique”. On peut se demander si ses éditeurs américains, Simon & Schuster, qui connaissaient l’existence du livre pendant son élaboration, n’ont pas été responsables du changement de terminologie. Si c’est le cas, c’est là une décision fâcheuse, qui a peut-être contribué à détourner l’attention des lecteurs dans une mauvaise direction.

Mon opinion est que ‘fresque romanesque’ ou peut-être ‘roman d’aventure historique’ aurait été une description plus juste, et c’est le point de vue que je vais tenter de défendre dans les pages qui suivent. Je suggère non que le mythe et le sens romanesque prendraient le pas sur l’histoire et le roman historique, mais plutôt que Powys nous propose là une alliance de deux extrêmes, qui se justifie artistiquement, et est même inévitable. Que Powys ait pris des précautions considérables pour s’assurer d’une extrême fidélité à l’histoire, cela ne fait aucun doute. Ses sources principales étaient une biographie standard de son époque, *Owen Glendower* (1931) de J.E. Lloyd; les livres de A.G. Bradley, *Owen Glyndwr and the Last Struggle for Welsh Independence* (1902), et l’ancienne mais très érudite et détaillée *Histoire de l’Angleterre sous Henry IV* (4 vols, 1884-98). Quiconque s’est livré, comme moi, à une étude approfondie de son livre, le comparant avec ceux de ces spécialistes, ne peut s’empêcher d’être impressionné par sa résolution d’étayer sa narration par des détails historiques authentiques<sup>4</sup>—bien plus qu’il n’est courant d’en trouver dans des romans historiques habituels.

Il y a cependant une différence essentielle. Dans la plupart des romans traditionnels de ce genre, les personnages historiques ne font que des apparitions assez brèves qui ne prêtent pas à controverse (voir par ex. Bonnie Prince Charlie dans *Waverley* de Walter Scott, ou Napoléon dans *Guerre et Paix* de Tolstoï). Par contre, les héros et héroïnes sont en général imaginaires, focalisent l’attention, et l’auteur leur donne une vraie présence. Là où Powys est exceptionnel, c’est dans sa présentation psychologique—et sujette à discussion—d’un personnage historique placé au centre du livre et décrit sans hésitation, et même ostensiblement, de l’intérieur.

De plus, dans *Owen Glendower*, les références historiques sont contre-balançées—bien que les lecteurs non gallois ne soient peut-être pas suffisamment au fait pour le remarquer—par des allusions continuelles au *Mabinogion* et à d’autres récits et poèmes gallois des temps anciens, et par des citations de ces ouvrages. C’est là que les associations ‘romanesques’ du livre

---

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Letters to His Brother Llewelyn*, Village Press, 1975, II pp.166, 169

<sup>3</sup> *Letters to Llewelyn*, II p.259; *Letters to G. Benson Roberts*, Village Press, 1975, p.15; *Powys to Eric the Red*, Cecil Woolf, 1983, pp.51, 56, 60; *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, Macdonald, 1958, pp.59-60

<sup>4</sup> Le lecteur peut être intéressé par l’article ‘*Owen Glendower et Owain Glyn Dwr (1359?-1416?)*’ dans *la lettre powysienne* n°4, automne 2002.

Daughter of Llyr', "like a clap of thunder and a fall of mist"<sup>5</sup>, is slipped into the text in the final paragraph of the second chapter just as Rhisiart is making his foolhardy and dangerous but courageous and romantically motivated gesture in moving to the rescue of Tegolin and Mad Huw.

Still, the juxtaposition of realistic scenes with wildly improbable ones is not to all tastes. *Owen Glendower* has received a good deal of praise, notably from the poet J. Redwood Anderson and the critic G. Wilson Knight. However, in recent years appreciation has been tempered by the impact of an article by the Anglo-Welsh critic Roland Mathias, 'The Sacrificial Prince: A Study of *Owen Glendower*', published in Belinda Humfrey's collection, *Essays on John Cowper Powys* (1972). Mathias's strictures were soon upheld by Jeremy Hooker in his volume on Powys in the 'Writers of Wales' series. Both writers were disturbed by the fact that Powys's portrait of Glendower bears a suspicious resemblance to Powys himself. In Hooker's words, which also summarize Mathias's viewpoint, "Powys has recreated crucial events in Welsh history in accordance with the exigencies of his own life-illusion. He has taken some of the facts, the ideas and the political movement itself in order to create an image of Wales with which he can identify"<sup>6</sup>. These criticisms (bolstered by the fact that both appeared under the auspices of the University of Wales Press) have led to the unfortunate and unjustified impression that the Welsh response to the novel is in some way hostile.

However, both writers have since severely qualified their earlier opinions: Mathias, in 'John Cowper Powys and "Wales"' (1985) and Hooker in an excellent but little-known chapter in his *Imagining Wales* (2001) entitled 'John Cowper Powys: "Figure of the Marches"'. Mathias still expresses reservations, but describes his earlier article as "impressionistic rather than well-judged", and comments: "If that previous view was right at all (which is highly doubtful), it was so for the wrong reasons".<sup>7</sup> Hooker, who had earlier confessed to a "lack of any real interest in *Owen Glendower*", still considers Mathias's argument "*in its own terms ... incontrovertible*" (my emphases), but now accepts Powys's book as "an immensely entertaining work of fiction, rich in character and psychological interest, and 'poetic' in its embodiments of conscious life in mythological landscape".<sup>8</sup> Sadly, literary criticism of Powys published in the last few decades was either written before or, if recent, has ignored these significant changes of opinion.

My intention, then, is to offer arguments to counterbalance the more negative and skeptical judgments of these literary commentators. I shall concentrate on Mathias's position, which is less literary and more narrow than Hooker's, because, unlike Hooker, he displays a distinct unease with 'Romance' as a literary form. Above all, while Hooker made what amounts to a *volte face*, Mathias offered only minor modifications to his basic disapproval.

Although Mathias claimed in his earlier essay that it was no part of his thesis "to set myth and history in opposition to each other"<sup>9</sup>, his argument obstinately

---

<sup>5</sup> *Owen Glendower*, 'Rhisiart draws his sword', p.37

<sup>6</sup> Jeremy Hooker, *John Cowper Powys*, 1973, p.75

<sup>7</sup> R. Mathias, 'John Cowper Powys and "Wales"', *Powys Review* 17, 1972, pp.5, 22

<sup>8</sup> Hooker, *John Cowper Powys*, p.74; *Imagining Wales*, 2001, p.95

<sup>9</sup> R. Mathias, 'The Sacrificial Prince', *Essays on John Cowper Powys*, ed. B. Humfrey, Cardiff, University of Wales Press, 1972, p.235

sont les plus évidentes. Ce serait une grave erreur de voir de semblables références, qui incluent Bran, Branwen, Gwydion et d'autres, comme simple remplissage, une manière qu'aurait Powys de nous rappeler qu'il s'est bien appliqué. Bien au contraire, elles servent d'équivalents mythologiques du passé lointain aux événements historiques qui se déroulent dans le roman. Ils nous invitent à juger les actions contemporaines dans le contexte de la tradition nationale héroïque. Ce n'est pas par hasard, par exemple, qu'une phrase extraite d'un récit du *Mabinogion* 'Branwen Fille de Llyr', "comme un coup de tonnerre et un voile de brume"<sup>5</sup>, est glissée dans le texte au dernier paragraphe du second chapitre, au moment où Rhisiart accomplit le geste téméraire et dangereux, mais courageux et inspiré, de se précipiter pour sauver Tegolin et Mad Huw.

Quoi qu'il en soit, la juxtaposition de scènes réalistes et de scènes tout à fait improbables n'est pas du goût de tout le monde. *Owen Glendower* a été l'objet d'appréciations très élogieuses, en particulier du poète J. Redwood Anderson et du critique G. Wilson Knight. Cependant, l'accueil enthousiaste fait au livre fut tempéré par l'effet d'un article du critique anglo-gallois Roland Mathias, 'Le Prince sacrificiel: une Etude de *Owen Glendower*', publié en 1972 dans la collection *Essays on John Cowper Powys* de Belinda Humfrey. Les critiques de Mathias furent bientôt reprises par Jeremy Hooker dans son livre sur Powys dans la série 'Ecrivains du Pays de Galles'. Tous deux étaient perturbés par le fait que le portrait que fait Powys de Glendower a une ressemblance suspecte avec Powys lui-même. Selon les mots de Hooker, qui résumait bien le point de vue de Mathias, "Powys a recréé des événements cruciaux de l'histoire galloise qui soient en accord avec les exigences de sa propre illusion vitale. Il a choisi des faits, des idées et même le mouvement politique de façon à créer une image du Pays de Galles avec laquelle il pouvait s'identifier". Ces critiques (d'autant plus lourdes de conséquences qu'elles furent publiées sous les auspices des Presses universitaires du Pays de Galles) ont conduit à l'impression, malheureuse et injustifiée, que la réaction galloise au roman était en quelque sorte hostile.

Cependant, tous deux ont depuis sérieusement révisé leurs opinions: Mathias dans son 'John Cowper Powys and "Wales"' (1985), et Hooker dans un chapitre, excellent mais peu connu, de son *Imagining Wales* (2001), qui s'intitule 'JCP: "Figure of the Marches"'. Mathias exprime bien encore des réserves, mais décrit l'article paru précédemment comme "impressionniste, plutôt que bien vu", ajoutant: "Si cette première opinion était le moins du monde juste (ce qui est discutable) elle l'était pour de mauvaises raisons". Hooker qui avait auparavant avoué "son manque de réel intérêt pour *Owen Glendower*", continue de considérer les arguments de Mathias "tels qu'ils sont exprimés... comme incontournables" (c'est moi qui souligne) mais accepte maintenant le livre de Powys comme "une œuvre de fiction extrêmement divertissante, riche sur le plan des personnages et de leur psychologie, et 'poétique' dans ses incarnations de vie consciente dans un paysage mythologique". Malheureusement, la critique littéraire sur Powys publiée ces dernières décennies a été écrite soit avant ces changements significatifs d'opinion, soit n'en a pas tenu compte.

Mon intention est par conséquent de proposer des arguments qui contrebalancent les jugements les plus négatifs et sceptiques de ces commentateurs littéraires. Je me concentrerai sur la position de Mathias, moins littéraire et plus étroite que celle de Hooker, parce que, contrairement à Hooker,

---

<sup>5</sup> *Owen Glendower*, Phébus 1993, 'Rhisiart tire l'épée', I p.63

leads in that direction. In the later essay, he maintains that in *Owen Glendower* the constraints of history conflicted with Powys's essentially mythic imagination and that, as a result, the book suffers from an awkward tension between the two. His main strictures are offered in the final pages. Because he believes the historical and mythical aspects of the book to be incompatible, he is forced to the conclusion that, in Powys's narrative, "history pushes out mythology and emanations" (by which he apparently means insights into the spirit of place). Powys, he continues, thought of "a historical plan of time and action ... as *given*, as providing the framework *for* him", but cannot resist inserting into it his own idiosyncratic approaches and obsessions. He "chooses to ignore the heart and spirit of early fifteenth century Wales in favour of a deep-rooted theory of his own". But "history is not to be trifled with in this way—at least in what the author is pleased to call a 'historical novel'".<sup>10</sup>

My difficulty here is that I cannot see, on the basis of such an argument, how *any* historical novel would satisfy Mathias. Indeed, it is noteworthy that his other literary-critical writings suggest not only that fiction is an interest decidedly secondary to poetry, but that, within fiction, he has a definite preference for a strictly realistic approach. Apart from these two essays, the only article primarily devoted to fiction that I have discovered in his published work is one on the Welsh novelist Emyr Humphreys, who is described in the entry devoted to him in *The Oxford Companion to the Literature of Wales* as having "remained true to the realist novel which so many have deserted" and as "unable to accept the novel as life-game or fable". Significantly, in comparing *Owen Glendower* with other Powys novels, Mathias concentrates on *Maiden Castle*, which he praises as "the most closely controlled of all J.C.P. novels" and observes that it "demonstrates for the first time some of the elements of novelistic technique missing earlier—such as imagining the shape of his story from the beginning ... and curbing his authorial self-indulgence".<sup>11</sup> These are hardly preconceptions likely to stimulate appreciation of *A Glastonbury Romance* or *Weymouth Sands*—let alone *Owen Glendower* or *Porius*!

I would also suggest that Mathias's assumptions about history and historical practice are somewhat outdated. In his earlier essay he had written: "Myth is either history imperfectly remembered as a result of oral transmission or history deliberately used and shaped"<sup>12</sup>. Perhaps so, but contemporary historiography admits that *all* history is "deliberately ... shaped", and inevitably takes the form of an invented narrative. Historians are forced either to select from an abundance of relevant material, including or omitting in accordance with their own personal judgments and predilections, or (and this is more analogous to Powys's situation here) to resort, in the absence of complete records, to unprovable probabilities or speculations in order to fill the gaps. Mathias's interpretation of *Glendower* is very different from Powys's, but it would be unwise to assume that his version is more reliable because less imaginative. Romance, I would insist, has the habit of impinging upon life just as myth impinges upon history. It is worthwhile reconsidering Powys's approach with these complicating factors in mind.

That Powys interprets *Glendower* in terms that connect with his own "life-illusion" is not to be denied. The man who admits in *Autobiography* that he

---

<sup>10</sup> R. Mathias, 'John Cowper Powys and "Wales"', pp.22-3

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.6

<sup>12</sup> R. Mathias, 'The Sacrificial Prince', p.235

il fait montre d'un malaise certain par rapport à la forme littéraire du 'roman d'aventure historique'. Et surtout, alors que Hooker a fait ce qui s'apparente à une *volte face*, Mathias n'a apporté que des modifications minimales à son désaccord de base.

Bien que Mathias ait assuré dans son premier essai qu'il n'était pas question dans sa thèse "d'opposer le mythe à l'histoire", son argumentation mène obstinément dans cette direction. Dans son essai ultérieur, il maintient que dans *Owen Glendower* les contraintes de l'histoire se heurtaient à l'imagination essentiellement mythique de Powys, et que, par conséquent le livre souffre d'une tension maladroitement entre les deux. Ses principales critiques figurent dans les dernières pages. Comme il pense que l'aspect historique et l'aspect mythique du livre sont incompatibles, il est obligé d'en conclure que dans la narration de Powys "l'histoire chasse la mythologie et ses émanations" (voulant apparemment désigner les perceptions de l'esprit du lieu). Powys, continue-t-il, envisageait "un plan historique de temps et d'action... comme des *données*, comme *lui* fournissant un cadre" mais il ne peut pas résister à la tentation d'y insérer ses propres approches idiosyncratiques, ses obsessions. Il "choisit d'ignorer le cœur et l'esprit du Pays de Galles du début du 15<sup>ème</sup> siècle et de lui préférer une théorie bien enracinée qui lui est propre." Mais "on ne peut pas se jouer de l'histoire ainsi—du moins dans ce que l'auteur prétend être un 'roman historique'".

Ma difficulté ici est que je n'arrive pas à voir, sur la base d'un tel argument, quel roman historique pourrait satisfaire Mathias. En fait, il est intéressant de noter que ses autres écrits littéraires et critiques suggèrent que non seulement la fiction a pour lui un intérêt tout à fait secondaire par rapport à la poésie, mais encore que dans la fiction sa préférence se porte sur une approche strictement réaliste. En dehors des deux essais mentionnés, le seul article consacré à la fiction que j'aie pu découvrir dans son œuvre publiée concerne un romancier gallois, Emyr Humphreys, décrit dans l'article qui lui est consacré dans l'*Oxford Companion to the Literature of Wales* comme "étant resté fidèle au roman réaliste que tant d'autres ont abandonné" et "incapable d'envisager le roman comme un jeu de vie ou une fable". Il est significatif que, comparant *Owen Glendower* à d'autres romans de Powys, Mathias se concentre sur *Camp Retranché*, qu'il loue comme étant "le mieux maîtrisé de tous ses romans" et observe que ce livre "montre pour la première fois quelques éléments de technique du roman qui manquaient auparavant—comme d'imaginer depuis le début la trame de son histoire... et de mettre un frein à sa propre indulgence d'auteur". Ce ne sont guère des considérations de nature à susciter un jugement favorable des *Enchantements de Glastonbury* ou des *Sables de la mer*—sans même parler de *Owen Glendower* ou de *Porius*!

Mathias me semble d'ailleurs avoir une conception quelque peu surannée de l'histoire et de la pratique historique. Dans son premier essai, il avait écrit: "Le mythe est soit de l'histoire imparfaitement remémorée suite à sa transmission orale, soit de l'histoire délibérément remaniée dans un but donné". Peut-être, mais l'historiographie contemporaine admet que toute histoire est "délibérément... remaniée" et prend inévitablement la forme d'une narration inventée. Confrontés à une grande quantité de matériau pertinent, les historiens doivent faire une sélection selon leur propres jugements et préférences, alors qu'en l'absence d'archives complètes (et cela est davantage le cas pour Powys), ils

always wanted to be a magician gives Glendower a crystal ball, and makes him refer to himself constantly as “old conjurer”. In addition, Powys accepts *all* surviving records, stories, and even rumours concerning Glendower, whether Welsh or English, whether written or orally transmitted, whether soberly probable or romantically unlikely, as grist to his creative mill. Such actions are guaranteed to irritate and arouse the suspicions of traditional historians unwilling to admit undocumented speculation, but it is important to realize that Powys is not being irresponsible in his elaborations.

For example, Glendower’s magical interests and practice may not be historically provable, but it *is* true that he was regarded in his time as possessing magical powers. Thus, one of Powys’s main historical sources, J. H. Wylie, records, among the “many marvellous stories that got abroad about Owen”, one that claimed he possessed “a magical stone” by which “he could render himself invisible at will”.<sup>13</sup> A more recent Welsh scholar and writer, Meirion Pennar, citing Glanmor Williams’s magisterial volume, *The Welsh Church from Conquest to Reformation*, attests to “plenty of evidence of his profound interest in divination”, and concludes: “It is beyond doubt ... that the supernatural played an integral part in the consciousness of Owen and of others”.<sup>14</sup> And in one of the most recent historical studies of the period, Robert Moore’s *The Welsh Wars of Independence* (2005), we encounter this:



A modern Celtic bard at Trécesson castle (Morbihan),  
the Breton harpist Myrdhin  
*photograph Klaod Ropars*

Many tales became attached to his name, adding to ... his supposed mastery of all the arts of trickery and magic. Stories about both the historical and mythological Glyn Dwr can still be found throughout Wales today, and he inhabits the same realm as Merlin, Arthur, Robin Hood, Cuí Chulain, and Fionn mac Cumhaill—enigmatic and heroic characters whose historical existence or otherwise is less important than

<sup>13</sup> J.H. Wylie, *History of England under Henry IV*, Longmans, 1884-98, I p.286

<sup>14</sup> Meirion Pennar, ‘In Search of the Real Glendower’, *Powys Review* 18 (1986), pp.21,23



sont obligés pour remplir les vides de recourir à des spéculations certes indémonstrables mais vraisemblables. L'interprétation que fait Mathias de Glendower est très différente de celle de Powys, mais il serait imprudent de conclure que sa version est plus fiable parce que moins imaginative. Le romanesque, selon moi, empiète souvent sur la vie, tout comme le mythe empiète sur l'histoire. Cela vaut la peine de reconsidérer l'approche de Powys en gardant présents à l'esprit ces facteurs de complication.

On ne peut nier que Powys interprète Glendower en des termes qui le relie à sa propre "illusion vitale". L'homme qui, dans *Autobiographie*, reconnaît qu'il a toujours voulu être magicien donne à Glendower un globe de cristal et le fait sans cesse se désigner lui-même comme "vieux sorcier". De plus, Powys accepte comme autant de grain à son moulin créatif *tout* ce qui nous est parvenu de témoignages, récits et même rumeurs concernant Glendower, que ce soit en gallois ou en anglais, écrits ou transmis oralement, qu'ils soient sobrement probables ou au contraire invraisemblables mais romanesques. Ces façons d'agir sont sûres d'irriter et d'éveiller les soupçons des historiens traditionnels, peu disposés à admettre des spéculations non documentées, mais il est important de se rendre compte que Powys n'est pas du tout irresponsable dans la construction qu'il en fait.

Par exemple, l'intérêt de Glendower pour la magie et sa pratique n'est peut-être pas facile à prouver, mais il est *avéré* que, de son temps, on le considérait comme possédant des pouvoirs magiques. Ainsi, l'une des principales sources historiques de Powys, J.H. Wylie, consigne parmi "les innombrables histoires merveilleuses qui se répandaient sur Owen", la croyance qu'il possédait "une pierre magique" grâce à laquelle "il pouvait se rendre invisible à volonté". Plus récemment Meirion Pennar, un écrivain érudit gallois, citant l'ouvrage magistral de Glanmor Williams, *L'Eglise galloise de la Conquête à la Réformation*, atteste de ce qu'il existe "des preuves de l'intérêt profond d'Owen pour la divination" et conclut: "Il ne fait aucun doute ... que le surnaturel joua un rôle fondamental dans la pensée consciente d'Owen et d'autres personnes". Et dans l'une des plus récentes études historiques sur cette période, *Les Guerres galloises d'Indépendance* de Robert Moore (2005), nous trouvons ceci:

De nombreux récits devinrent attachés à son nom, venant augmenter ... sa maîtrise supposée de tous les arts de duperie et de magie. On peut encore trouver bien des récits sur le Glyn Dwr historique et mythologique dans tout le Pays de Galles aujourd'hui, et il habite le même royaume que Merlin, Arthur, Robin des bois, Cuí Chulain, et Fionn mac Cumhaill—personnages énigmatiques et héroïques dont l'existence historique ou non est moins importante que leur mythe.

Mais contrairement à ces personnages, Glendower, lui, appartient à l'histoire sans discussion possible.

De plus, les limites incertaines entre faits avérés ou soupçonnés d'être fictifs étaient une caractéristique de l'époque qui ne se limitait pas au personnage de Glendower. Un exemple mentionné dans cet ouvrage fait état de la croyance très répandue, chère à Mad Huw, que Richard II n'était pas mort au Château de Pomfret mais vivait caché au Pays de Galles, au début du 15<sup>ème</sup> siècle. Cette idée peut bien ressembler à un mythe romanesque, mais la rumeur elle-même est un fait historique avéré que le gouvernement de Henry IV était obligé de combattre. Comme R.R. Davies le remarque succinctement, dans son excellente et très

their myth.<sup>15</sup>

Unlike these other figures, however, Glendower belongs indisputably to history.

Moreover, the uncertain boundaries between proven fact and suspected fiction were a feature of the period not confined to the figure of Glendower. One example mentioned in the book is the widespread belief, dear to Mad Huw, that Richard II had not died at Pomfret Castle but was living and hiding in Wales at the beginning of the fifteenth century. This concept may resemble a romantic myth, but the rumour itself is an established historical fact which Henry IV's government was forced to combat. As R. R. Davies, in his excellent and thorough scholarly study, *The Revolt of Owen Glyn Dwr*, remarks succinctly: "Stories that King Richard had survived and would return to claim his throne abounded"<sup>16</sup>.

Far from the mythical element resulting in a lack of "credibility" (one of Mathias's main charges), credibility is, I believe, enhanced by the blend of myth and history, romance and reality. This blend serves, indeed, as an important principle of structure. Glendower's revolt itself represents a confrontation between patriotic aspiration and *Realpolitik* (a pattern it shares, incidentally, with the classic historical novel in English, Scott's *Waverley*). An early instance involves Rhisiart's excited approach to Dinas Bran in the opening chapter. In his first essay, Mathias argues that "Dinas Bran as a focus of myth and history is less than potent" and complains that Rhisiart's—and Powys's—evocation of the fortress is "distant from Denis Burnell's ruinous but extensive castle".<sup>17</sup> Yet this is surely Powys's point. Ironically, Rhisiart's arrival in Dinas Bran, despite his fond dreams, is as "a 'hostage' not a conqueror"<sup>18</sup>. Insofar as *Owen Glendower*, if we concentrate on the section centred upon Rhisiart, qualifies as a *Bildungsroman*, a novel of growth and education, he must learn that the reality of the situation is very different from his romantic preconceptions.

Interestingly enough, this pattern is paralleled in the chronicle of Glendower himself. Mathias, who considers that Powys had not yet absorbed the uniqueness of the Welsh countryside, writes that the ride to Mathrafal in Chapter XII "might be over any moorland anywhere." Mathrafal<sup>19</sup> is "a name much invoked, but only at the end does it appear clearly as anything other than the ancient home of the Princes of Powys". But "the mystic towers of Mathrafal"<sup>20</sup> are to Glendower what Dinas Bran is to Rhisiart. The two scenes are obviously related, one difference being that Rhisiart is seeing the countryside for the first time, and so pays some attention to it, even though his mental obsession is with Dinas Bran. Glendower, however, has travelled past Mathrafal many times, and in his preoccupation with an ideal has no eye for the specificities of its setting. Powys's emphasis is perfectly justifiable on its own terms, and should not be judged by equally valid but in his case irrelevant criteria.

I have quoted Mathias as claiming that Powys "chooses to ignore the heart and spirit of early fifteenth century Wales", and this may be considered fair comment so far as political trends are concerned. But other realities exist. His

---

<sup>15</sup> David Moore, *The Welsh Wars of Independence*, Stroud, Gloucestershire, Tempus, 2005, pp.220-1

<sup>16</sup> R.R. Davies, *The Revolt of Owen Glyn Dwr*, Oxford, 1995, pp.175-6

<sup>17</sup> R. Mathias, 'The Sacrificial Prince', pp.240, 242.

<sup>18</sup> *Owen Glendower*, 'Valle Crucis', p.213

<sup>19</sup> R. Mathias, "The Sacrificial Prince", p.243

<sup>20</sup> *Owen Glendower*, 'Room for the Prince!', p.281

complète étude érudite, *La révolte de Owen Glyn Dwr*: “Des récits selon lesquels le roi Richard avait survécu et reviendrait réclamer son trône abondaient.”

Au lieu que l'élément mythique ait comme résultat un manque de “crédibilité” (une des accusations principales de Mathias), la crédibilité est, je pense, rehaussée par ce mélange de mythe et d'histoire, de romanesque et de réalité. Ce mélange sert, en effet, de principe structurel important. La révolte elle-même de Glendower représente une confrontation entre aspiration patriotique et *Realpolitik* (un modèle partagé, incidemment, avec le roman historique classique en langue anglaise, *Waverley*, de Walter Scott). Un exemple au tout début du roman est l'exaltation de Rhisiart lorsqu'il s'approche de Dinas Bran. Dans son premier essai, Mathias explique que “Dinas Bran comme point de rencontre du mythique et de l'historique est moins que puissant” et se plaint de ce que l'évocation que fait Rhisiart—et Powys—de la forteresse soit “bien éloignée du Château ruiné mais fort imposant de Denis Burnell”. Et cependant c'est bien ce que voulait Powys. De façon ironique, Rhisiart en dépit de ses rêves les plus chers, arrive à Dinas Bran “non plus en conquérant mais en ‘otage’”<sup>6</sup>. Dans la mesure où *Owen Glendower*, pour ce qui concerne Rhisiart, se qualifie comme *Bildungsroman*, roman de développement et d'éducation, ce dernier doit apprendre que la réalité de la situation est fort différente de ses illusions romanesques.

Curieusement, ce modèle se répète dans la chronique de Glendower lui-même. Mathias, qui trouve que Powys n'a pas acquis la pleine conscience du caractère unique de la campagne galloise, écrit que la chevauchée jusqu'à Mathrafal, au chapitre XII, “aurait pu avoir lieu dans n'importe quelle lande, n'importe où.” Mathrafal est “un nom souvent invoqué, mais ce n'est qu'à la fin qu'il apparaît clairement comme n'étant pas seulement celui de l'ancien domaine des Princes de Powys”. Mais les “tours mystiques de Mathrafal”<sup>7</sup> sont pour Glendower ce que Dinas Bran est pour Rhisiart. Les deux scènes sont évidemment reliées, une des différences étant que Rhisiart voit la campagne pour la première fois, et y est donc attentif, même s'il est obsédé par Dinas Bran. Glendower, lui, s'est déjà souvent rendu au delà de Mathrafal, et préoccupé par un idéal, ne prête pas attention aux particularités de l'endroit. L'insistance de Powys est parfaitement justifiée en elle-même, et ne devrait donc pas être jugée selon des critères également valables, mais qui ne s'appliquent pas ici.

J'ai déjà cité l'affirmation de Mathias que Powys “choisit d'ignorer le cœur et l'esprit du Pays de Galles au 15ème siècle”, et ce commentaire pourrait en effet se justifier en ce qui concerne les aspects politiques. Mais d'autres réalités existent. L'approche choisie, celle de la fresque romanesque, lui permet de présenter cette époque dans toutes ses déroutantes contradictions et ses contrastes, dans sa richesse et sa misère, ses idéalismes et ses trahisons, ses superstitions imaginatives aussi bien que son côté terre à terre, réaliste. Le livre est de taille à contenir les extrêmes: le code courtois des chevaliers français et la sauvagerie flagrante de Rhys Gethin et Davy Gam; une diversité presque complète d'attitudes religieuses contemporaines—pas seulement entre la chrétienté et le paganisme, “par Notre-Dame de Valle Crucis et par Saint Derfel d'Edeyrnion”<sup>8</sup> mais également de la diversité à l'intérieur même de la chrétienté, représentée

<sup>6</sup> *Owen Glendower*, ‘Valle Crucis’, I p.289

<sup>7</sup> *Ibid.*, ‘Place au Prince!’, I p.379

<sup>8</sup> *Ibid.*, ‘Bardes et Hérétiques’, I p.189

‘romance’ approach enables him to present the period in all its bewildering contradictions and contrasts, its richness and its squalor, its idealisms and its treacheries, its imaginative superstitions as well as its naturalistic earthiness. The book is large enough to contain both extremes: the chivalrous code of the French knights and the blatant savagery of Rhys Gethin and Davy Gam; an almost comprehensive variety of contemporary religious attitudes—not merely between Christianity and paganism, “by Our Lady of Valle Crucis and Saint Derfel of Edeyrnion”<sup>21</sup>, but the variety within Christianity itself, as represented (to name only four) by Father Rheinault, Prior Bevan, Father Pascentius, and Walter Brut the Lollard; the comparable range of love relationships, including Rhisiart’s feelings for Tegolin and Catharine, Mistress Lowri’s for Simon the Hog and his for her, the pathos of Sibli’s response to Rhisiart’s casual kiss, etc.

Above all, Powys is unrivalled in his ability to present stark contrasts between moments of calm and violence, most obviously illustrated by the chapter-title ‘Love and Shame’, but also present in other scenes where ordinary events are suddenly interrupted by unexpected acts of violence and cruelty: the killing of the English spy at Glyndyfrdwy; Glendower’s incarceration of the dying Hywel Sele in the hollow tree; the outrage to the bodies of the slain after the Battle of Bryn Glas. Yet who can say that such efforts do not represent ‘reality’ and portray aspects of life beyond the capacity of more traditional literary modes? For instance, as Hooker perceptively recognizes, Powys’s treatment of sexual behaviour points to a “main source of conflict and enchantment in human affairs”<sup>22</sup>—a combination difficult to achieve within realistic confines.

In conclusion, I would like to suggest that the basic structure of *Owen Glendower* resembles in many respects the form of a popular pageant. In both cases, a fairly well-known historical sequence of events is illustrated by a series of dramatic and memorable climaxes. Powys, as we know, was interested in pageants, as one of the central chapters of *A Glastonbury Romance* testifies. It is therefore interesting within this context to learn from Krissdóttir that in 1939 Powys was asked to write “the Proclamation scene of Owen Glendower” for a pageant at Carrog, a small community close to Glendower’s Glyndyfrdwy<sup>23</sup>. Pageants normally conform to a basic historical framework but elaborate imaginatively in key scenes that frequently go beyond historical certainty to stimulate popular interest and often to foster a patriotic purpose. Similarly, in *Owen Glendower* itself, the bridge-passages are generally historical while the pageant-like big scenes belong almost invariably to romance. Such scenes include Glendower’s rescue of Rhisiart and Walter Brut from Dinas Bran, Morg ferch Lug’s curse at the Meifod mill, the shameful torture of Adda ap Leurig, and the scenes involving Rhisiart, Tegolin, and Brut in the prison at Worcester. Moreover, the magnificent final chapter belongs wholly to romance—and appropriately so as the ‘real’ Glendower passes finally and indisputably into the world of myth.

*Owen Glendower* is a rich novel, and can be read, enjoyed, and interpreted in many ways. For some, it provokes an excuse for what Mathias calls “escaping into history,”<sup>24</sup> yet we should remember that Powys began the book during the

---

<sup>21</sup> *Owen Glendower*, ‘Bards and Heretics’, p.137

<sup>22</sup> J. Hooker, *Imagining Wales*, p.95

<sup>23</sup> M. Krissdóttir, ‘Introduction’, pp.xiv-xv

<sup>24</sup> R. Mathias, ‘John Cowper Powys and “Wales”’, p.23

(pour n'en nommer que quatre) par le Père Rheinault, le prieur Bevan, le Père Pascentius et Walter Brut le Lollard; un éventail comparable de relations amoureuses, depuis les sentiments de Rhisiart pour Tegolin et Catherine, ceux de Mistress Lowri pour Simon le Goinfre et les siens pour elle, jusqu'à la charge émotionnelle de la réaction de Sibli au baiser anodin de Rhisiart, etc.

Surtout, Powys est sans pareil dans sa capacité à décrire des contrastes absolus entre des moments de calme et des moments de violence, particulièrement illustrés par le titre du chapitre 'Amour et Honte', mais également présents dans d'autres scènes où des événements ordinaires sont soudain interrompus par des actes inattendus de violence et de cruauté: le meurtre de l'espion anglais à Glyndyfrdwy; Hywel Sele mourant emprisonné par Glendower dans l'arbre creux; l'outrage fait aux corps des soldats tués après la bataille de Bryn Glas. Et pourtant qui peut dire que de semblables efforts ne représentent pas la 'réalité' et décrivent des aspects de la vie qui dépassent les possibilités de modes littéraires plus traditionnels? Par exemple, comme Hooker le reconnaît avec perspicacité, la façon dont Powys traite de la sexualité indique "une source essentielle de conflit et d'enchantement des affaires humaines"—combinaison difficile à obtenir à l'intérieur de frontières réalistes.

En conclusion, j'aimerais suggérer que la structure de base de *Owen Glendower* est très proche par beaucoup d'aspects de la forme du spectacle historique populaire. Dans les deux cas, une suite d'événements historiques assez connue est illustrée par une série de moments forts dramatiques et mémorables. Powys, nous le savons, s'intéressait à ce genre de spectacle populaire, comme le montre un des chapitres des *Enchantements de Glastonbury*. Il est donc intéressant dans ce contexte d'apprendre de Krissdóttir qu'en 1939, on demanda à Powys d'écrire "la scène de la Proclamation d'Owen Glendower" pour un spectacle historique à Carrog, un petit bourg près du Glyndyfrdwy de Glendower. Ces spectacles suivent habituellement une trame historique de base à laquelle sont ajoutées avec imagination des scènes-clé qui vont souvent au-delà des certitudes historiques pour stimuler l'intérêt populaire et souvent aussi pour servir un but patriotique. De même dans *Owen Glendower* les passages de transition sont généralement historiques, tandis que les scènes à grand spectacle appartiennent presque toujours à l'histoire romanesque. Ces scènes comprennent le sauvetage de Rhisiart et Walter Brut par Glendower à Dinas Bran, la malédiction proférée par Morg ferch Lug au moulin de Meifod, l'odieuse torture de Adda ap Leurig, et les scènes qui montrent Rhisiart, Tegolin et Brut à la prison de Worcester. Le magnifique dernier chapitre appartient totalement à l'histoire romanesque—de façon tout à fait justifiée, puisque le 'vrai' Glendower y rejoint enfin, et sans doute possible, le monde du mythe.

*Owen Glendower* est un roman infiniment riche, et peut être lu, apprécié et interprété de multiples façons. Pour certains, il procure une excuse pour ce que Mathias appelle "la fuite dans l'histoire," mais nous devrions nous rappeler que Powys commença son livre pendant la guerre d'Espagne, en avait écrit la moitié au moment de Munich, et le termina dans les premiers mois de la deuxième guerre mondiale. Au moment où il fut publié, bien des scènes 'romanesques' durent paraître très éloignées des événements en train de se dérouler—et il aura semblé attrayant à certains lecteurs pour cette raison même—mais sa façon de montrer la violence et la trahison dut frapper bien des esprits. Hooker, par ailleurs, dans un passage déjà cité, reconnaissait au livre un élément 'poétique',

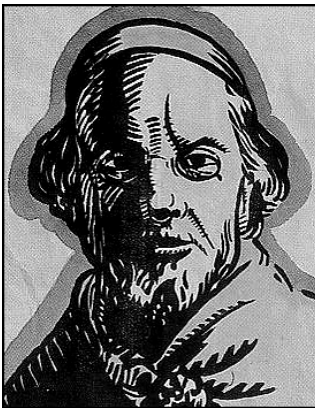
Spanish Civil War, had half-written it at the time of Munich, and completed it in the early months of World War II. At the time of publication, many of the ‘romance’ scenes must have seemed remote from contemporary experience—and for some readers would have been attractive for that very reason—but its presentation of violence and treachery must have struck an immediate chord. Hooker, on the other hand, in a passage already quoted, recognized a ‘poetic’ element in the book, and it is appropriate to give the last word to the poet J. Redwood Anderson. In a wonderfully perceptive review, which Powys must have cherished and which ought to be better known, he described J. E. Lloyd’s historically accurate biography as an “able monograph” but also as “no more than the bare warp on which Mr. Powys’s genius has woven the vast tapestry rich with the glowing scenes of the romantic imagination, and deep with the half-tones and shadows of the legendary past of Wales”.<sup>25</sup> I cannot imagine a better verdict.

W. J. Keith

W.J. Keith is Professor of English Emeritus at the University of Toronto. He has published widely topics in English and Canadian literature.

oooooooooooooooooooo

### Remy de Gourmont, un “anarchiste spirituel”



LE LECTEUR même étranger n’aura aucune difficulté à identifier la plupart des écrivains français dont John Cowper Powys a parlé dans ses différents livres sur la littérature, de Montaigne à Proust, y compris Balzac, Hugo ou Verlaine. Un nom cependant semblera peut-être obscur: Remy de Gourmont. Car il faut bien se rendre à l’évidence, Gourmont est aujourd’hui presque complètement oublié, sauf d’un petit nombre de fidèles<sup>1</sup> qui maintiennent intact le souvenir de l’écrivain, et même en France il est absent de la plupart des manuels de littérature française. Et pourtant, Apollinaire comme Blaise Cendrars, Paul Léautaud, d’autres encore, avaient pour Gourmont la plus vive admiration. Pierre Louÿs<sup>2</sup> donna de l’écrivain une définition qui le résume admirablement: “Le respect de la langue française, la haine de Dieu, le goût de la liberté, le regret de la femme, l’amour des livres, le mépris du monde.”

Remy de Gourmont était originaire de Normandie, comme Flaubert, Maupassant et Barbey d’Aureville. Il est y né en avril 1858 chez ses grands-parents au manoir de la Motte à Bazoches-au-Houlme, près d’Argentan. Sa famille aristocratique faisait remonter leurs origines au 14ème siècle. Parmi ses ancêtres,

---

<sup>25</sup> J. Redwood Anderson, ‘John Cowper Powys’s Owen Glendower’, *Dublin Magazine* (April-June 1942), p.38

<sup>1</sup> Voir <http://www.remydegourmont.org> établi par Christian Buat que je remercie pour l’autorisation de reproduire le portrait ci-dessus, bois gravé de Joseph Quesnel, et la photo de la page 42, due à Thierry Gillyboeuf.

<sup>2</sup> Louÿs, Pierre (1870-1925) poète et écrivain érotique.

et il convient de laisser le dernier mot au poète J. Redwood Anderson. Dans une critique étonnamment perspicace qui dut apporter du baume au cœur de Powys, et qui devrait être bien plus connue, il définissait la biographie historiquement correcte de J.E. Lloyd comme “une monographie valable”, mais également comme n’étant “guère davantage que la trame grossière sur laquelle M. Powys a tissé une vaste tapisserie riche de scènes éblouissantes d’une imagination romanesque, avec les profonds demi-tons et ombres du passé légendaire du Pays de Galles.”<sup>9</sup> Je ne peux imaginer plus bel hommage.

W.J. Keith

W.J. Keith est Professeur Emérite d’Anglais à l’université de Toronto. Ses nombreuses publications portent sur la littérature anglaise et canadienne.

oooooooooooooooooooo

### Remy de Gourmont, a “spiritual Anarchist”

THE READER of John Cowper Powys will have no difficulty identifying the French writers discussed in his different books on literature, from Montaigne to Proust, including Balzac, Hugo or Verlaine. One name, however, may be more of a problem even to the erudite: Remy de Gourmont. For at the present time de Gourmont is almost completely forgotten, except by a small band of the faithful struggling to keep his memory intact, and even in France his name does not appear in most school books on French literature. Yet Apollinaire, Blaise Cendrars, Paul Léautaud and a few other writers held de Gourmont in the highest regard. Pierre Louÿs<sup>1</sup> gives a remarkable definition of de Gourmont: “Respect for the French language, hatred of God, craving for liberty, regret for woman, love of books, contempt for the world”.

Remy de Gourmont was from Normandy, as were also Flaubert, Maupassant and Barbey d’Aurevilly. Born in April 1858 at his grand-parents’ manor near Argentan, he was able to trace his aristocratic family back to the 14th century. Among his ancestors are to be found painters, master printers and engravers. Gilles de Gourmont was the first in France to publish works in Greek and Hebrew. Another ancestor, Jean de Gourmont, has some fine engravings and a *Nativity* at the Louvre.

In 1866 the de Gourmonts moved to their own manor near Coutances, in the Cotentin. In 1868, the young Remy became a boarder at the *Lycée* for eight long years. Being of a shy and solitary nature, he was not happy there, but was however a brilliant student in French and Latin. His head-master noted “An easy, distinguished intelligence, but which he cannot learn to discipline. Makes too many incursions into the world of fantasy.”

After his *baccalauréat* and a few years studying law—spending most of his time at the Library in Caen where he read widely except books on law—he came to Paris with a few letters of introduction, and settled there for good. In October 1881 he obtained a minor position as *attaché* at the Bibliothèque Nationale which allowed him to spend all his time among books. He went through a phase writing

<sup>9</sup> J. Redwood Anderson, ‘John Cowper Powys’s Owen Glendower’, *Dublin Magazine* (April-June 1942), p.38

<sup>1</sup> Louÿs, Pierre (1870-1925), poet and writer of erotic novels.

on trouve des peintres, des maîtres imprimeurs et des graveurs. Gilles de Gourmont fut le premier en France à publier des ouvrages en grec et en hébreu. Il y a au Louvre des gravures remarquables et une *Nativité* d'un autre ancêtre, Jean de Gourmont.

En 1866 la famille partit vivre dans leur propre manoir du Mesnil-Villeman, dans le Cotentin. En 1868 le jeune Remy devint pensionnaire pour huit longues années au lycée de Coutances. De caractère timide et solitaire, il n'y fut pas heureux, mais était néanmoins un brillant élève en français et en latin. Son proviseur nota "Intelligence facile, distinguée, mais qu'il ne peut apprendre à diriger. Il fait un peu trop d'excursions dans le champ de la fantaisie"

Après le baccalauréat, il étudia le droit—mais passa surtout son temps dans la bibliothèque de Caen, où il lisait de tout, sauf du droit—puis vint à Paris muni de quelques lettres de recommandation, et s'y installa définitivement. En octobre 1881 il obtint un poste d'attaché au département des Imprimés à la Bibliothèque Nationale qui lui permettait de passer tout son temps parmi les livres. Il écrit pendant un temps des romans à la Jules Verne, qu'il devait plus tard désavouer. L'illumination majeure lui vint en 1886 le jour où il découvrit le symbolisme dans le premier numéro de *La Vogue*<sup>3</sup>: "A mesure je sentais le petit frisson esthétique et cette impression exquise de nouveau, qui a tant de charme pour la jeunesse. (...) Ce que j'avais écrit jusqu'alors m'inspira soudain un profond dégoût. (...) mon orientation littéraire se trouva, en moins d'une heure, radicalement modifiée..."<sup>4</sup> L'école symboliste—avec Mallarmé à sa tête—fut décrite par Arthur Symons<sup>5</sup> comme une réaction contre le naturalisme et le réalisme, et une tentative pour spiritualiser la littérature. De fait, Gourmont sera un des fondateurs du *Mercure de France*, revue qui incarnera longtemps le Symbolisme, et y contribuera jusqu'à sa mort. Durant cette même année 1886, il rencontra Berthe de Courrière, la femme qui devait partager sa vie et qu'il rendrait célèbre dans son livre *Sixtine* (1890).

Remy de Gourmont menait alors une vie fort active, et se lia d'amitié avec



le manoir du Mesnil-Villeman  
*photo Thierry Gillybœuf*

<sup>3</sup> Revue hebdomadaire dont ce premier numéro parut le 11 avril 1886

<sup>4</sup> Remy de Gourmont, 'Souvenirs du symbolisme. Jean Moréas', *Promenades littéraires*, 4ème série, Mercure de France, 1912, p.32

<sup>5</sup> Symons, Arthur (1865-1945) était poète. Il a collaboré au célèbre *Yellow Book*. Aujourd'hui il est surtout connu pour son *The Symbolist Movement in Literature* (1899). Il a aussi écrit des études critiques sur Blake et Browning et a traduit *Les Fleurs du Mal* et *L'Assommoir*.



a few ‘pot-boilers’ à la Jules Verne, books he later disowned. Enlightenment came to him the day in 1886 when he discovered Symbolism in the first number of *La Vogue*<sup>2</sup>: “As I was reading, I felt the slight æsthetic shiver, and that exquisite impression of something new, which has such attraction for youth. (...) Everything I had written so far suddenly seemed profoundly distasteful. (...) my literary inclination was within the hour radically transformed...”<sup>3</sup> The Symbolist school—with Mallarmé as its leader—was aptly described by Arthur Symons<sup>4</sup> as a reaction against naturalism and realism, an attempt to spiritualise literature. De Gourmont thus becomes one of the founders of the *Mercure de France*<sup>5</sup> which published the Symbolists for many years and to which he was a lifelong contributor. During that same momentous year 1886, he met Berthe de Courrière, the woman who would share his life and be the inspiration for his most famous novel, *Sixtine* (1890).

At the time, de Gourmont led an active social life, striking up friendships with two famous writers, Villiers de l’Isle Adam and J.K. Huysmans<sup>6</sup>. But about 1891 he was the victim of a terrible misfortune when his face was slowly disfigured by a tubercular lupus which soon made of him a recluse. He was also expelled from the Bibliothèque Nationale for having written an anti-militarist pamphlet *Joujou patriotisme* attacking the politics of revenge against Germany<sup>7</sup> which followed the 1870 defeat of Napoleon III. From then on, de Gourmont lived a solitary life among his books rue des Saints-Pères, in the Latin Quarter, at home only to his most intimate friends and admirers, although he also kept up his relations with those writers who had recognised his genius: Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars and Paul Léautaud, but also Richard Aldington<sup>8</sup>, who became a friend, T.S. Eliot and Ezra Pound. From about 1910 to the end of his life, he had a platonic but amorous friendship with Natalie Barney, a young American woman who had a famous *salon* rue Jacob which was at the centre of the Lesbian circle. His passionate correspondence with her was published under the title *Lettres à l’Amazone*.

But John Cowper, whose alert curiosity had brought to his attention other relatively well-known contemporary French writers such as Barbey d’Aurevilly, Paul Bourget, Romain Rolland, but particularly Villiers de l’Isle-Adam who had greatly impressed him, also had become aware of de Gourmont’s genius. We may be assured that he had read him in depth and had recognised in the French writer a man after his own heart, who showed the greatest curiosity allied to a

<sup>2</sup> A weekly review which started publication 11 April 1886

<sup>3</sup> R.de Gourmont, ‘Souvenirs du symbolisme. Jean Moréas’, *Promenades littéraires*, 4ème série, *Mercure de France*, 1912, p.32 (no English translation)

<sup>4</sup> Arthur Symons (1865-1945) was a poet. He contributed to *The Yellow Book*. He is now mainly remembered for *The Symbolist Movement in Literature* (1899). He also wrote critical studies on Blake and Browning and translated Baudelaire’s *Les Fleurs du Mal* and Zola’s *L’Assommoir*.

<sup>5</sup> A literary review which started publication 1 January 1890 as a monthly

<sup>6</sup> Auguste, comte de Villiers de l’Isle-Adam (1838-1889), author of *Axel*, *Contes cruels*, *L’Eve future*; Joris-Karl Huysmans (1848-1907), author of *A rebours*, 1884.

<sup>7</sup> At a time of serious political instability when to avoid losing power to the Socialists a moderate Republican government was relying on the militarist right wing and on the conservative Catholics.

<sup>8</sup> Richard Aldington (1892-1962), English novelist, poet and biographer. He married the American poet Hilda Doolittle in 1913 and was a member of the *imagism* group.

Villiers de l'Isle Adam et J.K. Huysmans<sup>6</sup>. Mais vers 1891 un grand malheur s'abattit sur lui: il fut atteint d'un lupus tuberculeux au visage qui le défigurait et en fit plus ou moins un reclus. De plus il fut révoqué de la Bibliothèque Nationale pour avoir écrit *Joujou patriotisme*, un pamphlet antimilitariste contre les thèses revanchardes, qui excita la colère de la droite, du centre et des bien-pensants. A partir de ce moment-là, Gourmont vécut une vie solitaire dans son appartement tapissé de livres de la rue des Saints-Pères, ne recevant que de rares intimes, tout en conservant ses relations avec un cercle d'écrivains qui avaient reconnu son génie: en dehors d'Apollinaire, Cendrars et Léautaud, on peut aussi citer les noms des poètes Richard Aldington<sup>7</sup> qui devint un ami, T.S. Eliot et Ezra Pound. A la fin de sa vie, vers 1910, il noua une idylle amoureuse platonique avec la blonde égérie des milieux lesbiens Natalie Barney, qui tenait un célèbre salon rue Jacob. Ceci nous vaudra la correspondance passionnée publiée sous le titre de *Lettres à l'Amazone*.

A cette même époque, John Cowper Powys, dont la curiosité toujours en éveil lui avait déjà permis de se tourner vers d'autres écrivains français relativement connus de ces années-là tels Barbey d'Aurevilly, Paul Bourget ou Romain Rolland, et surtout Villiers de L'Isle-Adam qui l'impressionne, avait lui aussi su reconnaître le génie de Gourmont. Nous pouvons être assurés qu'il l'avait lu attentivement et retrouvait dans l'écrivain français un homme selon son cœur, qui avait en tout une insatiable curiosité alliée à une grande méfiance vis à vis de toute 'vérité ultime'. En août 1913 il vint à Paris, séjourna au Lutetia et rendit visite à Remy de Gourmont. Une lettre à Frances Gregg<sup>8</sup> nous apprend qu'il but avec lui une absinthe et que le vieil écrivain français lui confia à cette occasion sa crainte à l'idée de rencontrer Ezra Pound, qu'il imaginait comme une sorte de Buffalo Bill. Powys pendant ce séjour fit l'acquisition de la 3ème série des *Promenades Philosophiques* dont il parlera dans une lettre ultérieure à Frances<sup>9</sup>. Powys par la suite donna une conférence sur Gourmont et Verlaine en décembre de la même année à Pittsburgh.<sup>10</sup>

En 1916 il mentionnera l'écrivain à trois reprises: dans *One Hundred Best Books* où il recommande *Une Nuit au Luxembourg*, dans *Rodmoor*<sup>11</sup>, lorsque Adrian a une vision après avoir lu *Litanie de la Rose*, et enfin il lui consacre tout un chapitre dans *Suspended Judgments*. Sa longue analyse de l'écrivain français est un chef-d'œuvre de finesse et de compréhension profonde. Dès les premières pages, on sent combien il a su pénétrer l'œuvre et en voir les beautés: "Il [Gourmont] écrivait sur tout—depuis les subtilités étymologiques de la langue française jusqu'à la chaste réserve des taupes femelles. Il s'intéressait à tout et tout ce à quoi il s'intéressait en était honoré."<sup>12</sup>, faisant ainsi allusion à *Esthétique*

---

<sup>6</sup> Auguste, comte de Villiers de l'Isle Adam (1838-1889), on lui doit *Axel, Contes cruels, L'Eve future*; Huysmans, Joris-Karl (1848-1907), auteur de *A Rebours*.

<sup>7</sup> Richard Aldington (1892-1962), écrivain, poète et biographe anglais. Il épousa la poétesse américaine Hilda Doolittle en 1913, et fut membre du groupe *imagism*.

<sup>8</sup> Powys, *Jack and Frances*, ed. Oliver Wilkinson, Cecil Woolf, London, 1994, I p.58

<sup>9</sup> Ibid., I p.62

<sup>10</sup> J.C. Powys, *Letters to His Brother Llewelyn*, I p.131

<sup>11</sup> J.C. Powys, *Rodmoor*, Le Seuil, 1992, p.24

<sup>12</sup> J.C. Powys, *Suspended Judgments* (1916), American Library Service, 1923, p.225 (non traduit)

healthy suspicion as to the nature of any 'ultimate truth'. A letter to Frances Gregg<sup>9</sup> reveals that in August 1913 John Cowper travelled to Paris, stayed at Hôtel Lutetia, and paid a visit to the aging de Gourmont with whom he drank absinthe. During their conversation de Gourmont expressed some apprehension at the idea of meeting Ezra Pound whom he imagined to be a kind of Buffalo Bill. While in Paris, Powys bought one of the volumes of *Promenades Philosophiques*<sup>10</sup> by de Gourmont which he later discussed with Frances<sup>11</sup>. That same year in December he lectured on both de Gourmont and Verlaine in Pittsburgh.<sup>12</sup>

In 1916 he mentions the writer three times: in *One Hundred Best Books*, where he recommends *A night in the Luxembourg*, in *Rodmoor* where Adrian has a vision after reading *Litany of the Rose*<sup>13</sup>, and he devotes a substantial complete chapter to de Gourmont in *Suspended Judgments*<sup>14</sup>. His lengthy analysis of the French writer is a masterpiece of subtlety and profound intelligence. The very first page indicates his knowledge and understanding of the writer: "He wrote of everything—from the etymological subtleties of the French language down to the chaste reluctances of female moles. He touched everything and he touched nothing that he did not adorn"<sup>15</sup>, alluding thus to *Esthétique de la Langue française* and to *Physique de l'Amour*<sup>16</sup>. Powys will also mention him thirty years later in 'My Philosophy Up to Date...', an essay to be found in *Obstinate Cymric*<sup>17</sup>.

The number of times Powys uses the words "free" or "liberty", to define de Gourmont's attitude towards life, liberty that de Gourmont extols for man as an individual, is quite striking. He may well have been fascinated by the way the French writer felt at ease in confronting all sorts of problems, whether moral, sexual or linguistic, with the same tranquil determination of the "spiritual anarchist"<sup>18</sup>, as Powys called him. Another reason for the attraction felt by John Cowper lies in de Gourmont's obvious relationship with a past from times well before the Christian era.

One has only to read a few pages of Remy de Gourmont to be conscious that one has entered once again the large, spacious, free, irresponsible, *heathen* atmosphere of the great writers of antiquity.<sup>19</sup> He brings back to the touchstone of a sort of distinguished common sense, free from every species of superstition, all those great metaphysical and moral problems which have been too often monopolised by the acrid and technical pedantry of the schools.<sup>20</sup>

---

<sup>9</sup> J.C. Powys, *Jack and Frances*, ed. Oliver Wilkinson, Cecil Woolf, London, 1994, I p.58

<sup>10</sup> *Promenades Philosophiques*, 3ème série, 1909

<sup>11</sup> *Jack and Frances*, I p.62

<sup>12</sup> J.C. Powys, *Letters to his Brother Llewelyn*, London, Village Press, 1975, I p.131. There is a later amusing, slightly naughty allusion to de Gourmont in his letter of May 17, 1916, p.205.

<sup>13</sup> J.C. Powys, *Rodmoor*, Colgate 1973, p.17

<sup>14</sup> J.C. Powys, *Suspended Judgments*, American Library Service, 1923 (also published in Little Blue Books n°451, 1922, *Masters of Erotic Love, Essays on de Gourmont and Byron*)

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.225

<sup>16</sup> R. de Gourmont, *Physique de l'Amour*, tr. by Ezra Pound as *The Natural Philosophy of Love*, Boni and Liveright, New York, 1922

<sup>17</sup> J.C. Powys, *Obstinate Cymric*, Essays 1935-47, The Druid Press, 1947, p.175

<sup>18</sup> *Suspended Judgments*, p.249

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.230

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.239

de la Langue française et à *Physique de l'Amour*<sup>13</sup>. Powys le mentionnera encore trente ans plus tard dans son essai de 1947 'Ma Philosophie à ce jour...'<sup>14</sup>

Il est frappant de constater le nombre de fois que, analysant l'œuvre de Gourmont, Powys utilise pour définir l'attitude de l'écrivain français face à la vie les mots "libre" ou "liberté", cette liberté que Gourmont prône pour l'homme en tant qu'individu. On peut penser que Powys a aussi été fasciné par la manière dont Gourmont se sentait à l'aise face à toutes sortes de problèmes, qu'ils soient d'ordre moral, sexuel ou linguistique, s'y attaquant avec la détermination tranquille de "l'anarchiste spirituel"<sup>15</sup>, comme il l'appelle. Une autre raison de l'attrait que ressent Powys tient à la relation évidente qu'a Gourmont par rapport à un passé bien antérieur à l'ère chrétienne.

Il suffit de lire quelques pages de Remy de Gourmont pour être conscient d'être entré dans l'atmosphère ample, spacieuse, libre, irresponsable, *païenne* des grands écrivains de l'antiquité.<sup>16</sup>

Il ramène à la pierre de touche d'une sorte de bon sens distingué, libre de toute espèce de superstition, tous ces grands problèmes métaphysiques et moraux qui ont trop souvent été monopolisés par la pédanterie âcre et technique des écoles.<sup>17</sup>

Et derrière tout cela, on sent chez Gourmont la présence gaillarde du sublime Rabelais qui partage cette attitude de joyeux hédoniste devant le monde:

Il veut nous délivrer de toutes sortes de responsabilités. Il désire réduire notre vie à une glorieuse "Abbaye de Thélème" ouverte à tous, sur le portail de laquelle serait écrite en lettres dorées la devise pantagruellienne "Fay ce que voudray".

Dans *Une Nuit au Luxembourg*, le mystérieux personnage au centre de l'histoire, auréolé d'une majesté divine et appelé simplement "Lui", dit au jeune narrateur:

Oui, je veux que tu sois un nouvel Epicure et que tu redises aux hommes d'aujourd'hui ce que mon ami enseignait jadis aux Athéniens. Des apôtres ont parlé en mon nom, qui ont réussi à répandre sur la terre une doctrine de désespoir. Ils ont enseigné le mépris de tout ce qui est humain, de tout ce qui est souriant, de tout ce qui est lumineux. (...) Méchants pour eux-mêmes, ils le furent pour les hommes qui se firent les esclaves de leurs rêves sombres. Après avoir promis à leurs fidèles des joies simples et vraies qu'ils leur volaient, ils enlevèrent du cœur de l'homme jusqu'à l'espérance. Ils imaginèrent l'enfer. Fils des anciens prêtres de Baal, ils instituèrent sous mon nom l'idole cruelle de leurs pères et il firent de moi le créateur hideux et prévoyant des damnés futurs.<sup>18</sup>

Dans son commentaire sur ce passage, Powys montre toute la subtilité de son analyse de la pensée de Gourmont: "son audace lorsqu'il expose par la bouche du Seigneur ... les principes mêmes de l'hédonisme épicurien, teintés de sérénité spinoziste, peut faire sursauter certains esprits sensibles, mais la délicatesse

---

<sup>13</sup> R.de Gourmont, *Physique de l'Amour*, Mercure de France, 1960

<sup>14</sup> J.C. Powys, 'Ma Philosophie à ce jour...', *Obstinate Cymric*, 1947. Le texte figure en français dans *Granit*.

<sup>15</sup> *Suspended Judgments*, p.249

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.230

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.239

<sup>18</sup> R. de Gourmont, *Une Nuit au Luxembourg*, L'Arbre Vengeur, 2003, p.72-3

And behind it all, there looms the blithe presence of the sublime figure of Rabelais who shares this attitude to the world of the joyful hedonist:

He would free us from every kind of responsibility. He would reduce our life to a beautiful unrestricted “Abbey of Thelema”, over the gates of which the great Pantagruelian motto “Fay ce que voudray” would be written in letters of gold.<sup>21</sup>

In *A night in the Luxembourg*, a mysterious character of divine stature, simply called “He”, who is at the centre of the book, tells the young narrator:

Yes, I want you to be a new Epicurus and to tell again the men of today what my friend taught the Athenians long ago. Apostles have spoken in my name, who have succeeded in spreading over the earth a doctrine of despair. They have taught contempt for all things human, for all things pleasant, all things luminous. (...) Ill-natured for themselves, they were ill-natured for men, and the latter became the slaves of their dismal dreams. Having promised those simple and true joys to their faithful which they then stole from them, they deprived the heart of man of all hope. They conceived the idea of hell. Sons of the ancient priests of Baal, they set up under my name their fathers’s cruel idol, and made of me the hideous and provident creator of the future damned.<sup>22</sup>

Commenting on this passage, Powys displays all the subtlety of his analysis of de Gourmont’s thinking: “his audacity in placing an exposition of the very principles of Epicurean Hedonism, touched with Spinozistic equanimity, into the mouth of our Lord ... may perhaps startle certain gentle souls, but the Dorian delicacy of what might for a moment appear blasphemous robs the charming Idyll of any gross or merely popular profanity.”<sup>23</sup>

All his life de Gourmont was a subtle and determined enemy of *clichés* whether they touched on liberty, equality, justice, honour, or love (in all its variety, as Nature herself permits in the animal kingdom). His *Physique de l’Amour* is strikingly modern in its approach to sexuality, it is an impeccable demonstration of the limits of man’s ‘will to power’. Man remains part of the animal reign, whatever efforts he may make to imagine that he is above it. And Powys, who might well have been a little confused at that time about his own sexuality, ends the chapter with these reflections:

Never for a single moment in all of his writings are we allowed to forget the essential wonder and mystery of sex. Sex, in all its caprices and eccentricities, in all its psychological masks and ritualistic symbols, interests him ultimately more than anything else. (...) Remy de Gourmont would have sex and sex-emotions put frankly into the fore-ground of everything, as far as art and letters are concerned. He would take the timid hyperborean Muse of the modern world and bathe her once more in the sun-lit waters of the Heliconian Spring.<sup>24</sup>

The last word will however be left to de Gourmont: “There is no abyss between man and animal; the two domains are separated by a tiny rivulet which a baby could step over. We are animals, we live on animals, and animals live on us. (...) We are predatory, and we are the living prey of the predatory. And when

---

<sup>21</sup> *Suspended Judgments*, p.245

<sup>22</sup> Remy de Gourmont, *A Night in the Luxembourg*, translation, preface and appendix by Arthur Ransome, London, S. Swift, 1912. (Extract tr. J.Peltier)

<sup>23</sup> J.C. Powys, *One Hundred Best Books*, American Library Service, 1922, p.33

<sup>24</sup> *Suspended Judgments*, p.254

dorienne de ce qui pourrait, de prime abord, paraître blasphématoire enlève à cette rencontre charmante toute trace d'impiété grossière ou simplement vulgaire”<sup>19</sup>

Gourmont fut toute sa vie un ennemi subtil et implacable des clichés, qu'ils touchent à la liberté comme à l'égalité, la justice, l'honneur ou l'amour (dans toutes ses variantes, comme la nature elle-même les permet dans le règne animal). Sa *Physique de l'Amour* est parfaitement moderne dans son approche de la sexualité, c'est une démonstration impeccable des limites de la 'volonté de puissance' de l'homme, qui fait bien partie du règne animal, quelque effort qu'il fasse pour s'imaginer le dominer. Et Powys, qui fut peut-être lui-même perplexe à ce moment-là de sa vie pour ce qui était de sa propre sexualité, termine le chapitre par ces réflexions:

Jamais à aucun moment dans ses écrits il ne nous est permis d'oublier la merveille et le mystère qu'est le sexe. Le sexe, dans tous ses caprices et ses excentricités, dans tous ses masques psychologiques et ses symboles rituels, l'intéresse en dernier ressort plus que tout autre chose. (...) Remy de Gourmont ne désire qu'une chose, que le sexe et les émotions qui lui sont liées soient mis franchement au premier plan, tant dans le domaine de l'art que des lettres. Il voudrait s'emparer de la timide Muse hyperboréenne du monde moderne et la baigner une fois encore dans les eaux ensoleillées de la Source Héliconienne.<sup>20</sup>

Mais j'ai envie ici de laisser le dernier mot à Remy de Gourmont: "Il n'y a point d'abîme entre l'homme et l'animal; les deux domaines sont séparés par un tout petit ruisseau qu'enjamberait un enfant. Nous sommes des animaux; nous vivons des animaux et des animaux vivent de nous. (...) Nous sommes prédateurs et nous sommes la proie vivante des prédateurs. Et quand nous faisons l'amour, c'est bien selon l'expression des théologiens, *more bestiarum*. L'amour est profondément animal: c'est sa beauté."<sup>21</sup>

Jacqueline Peltier

### Remy de Gourmont petite bibliographie

*Esthétique de la langue française*, Ivrea, 1995

*Lettres à l'Amazone*, suivi de *Lettres intimes à l'Amazone*, Mercure de France, 1988

*Merlette*, Philippe Le Lanchon Editeur, postface de Christian Buat, 2003

*Physique de l'Amour*, Mercure de France, 1960

*Sixtine*, Editions du Frisson esthétique, postface de Christian Buat, 2005

*Une nuit au Luxembourg*, L'Arbre vengeur, 2003

On pourra aussi consulter avec profit:

Blaise Cendrars, *Bourlinguer*, Denoël, 1948

Hubert Juin, *Ecrivains de l'Avant Siècle*, Seghers, 1972

Jean Chalon, *Chère Natalie Barney*, Flammarion, 1976

---

<sup>19</sup> J.C. Powys, *One Hundred Best Books*, American Library Service, New York, 1922, p.32 (non traduit)

<sup>20</sup> *Suspended Judgments*, p.254

<sup>21</sup> *Physique de l'Amour*, p.19

we follow the love act, it is truly, in the idiom of theologians, *more bestiarum*. Love is profoundly animal; therein is its beauty.”<sup>25</sup>

Jacqueline Peltier

## Books in English

### Translations

#### *Book of Masks*

— Manchester NH., Ayer Co Pub, 1967

— (with illust. F.Valloton & A.Rouveyre), London, Atlas Press, 1994.

#### *Letters to the Amazon*, (tr. and introd. Richard Aldington)

— London: Chatto & Windus, 1931.

#### *A Night in the Luxembourg*, (tr. preface and appendix A. Ransome)

— London: Stephen Swift, 1912.

— New York: The Modern Library, 1926.

#### *Philosophic Nights in Paris*

— Manchester NH., Ayer Co Pub, 1968

#### *Remy de Gourmont: Selections from all his works* (tr. and ed. Richard Aldington)

— Chicago, P. Covici, 1928

— London, Chatto & Windus, 1932

#### *Stories in Blue, Black, Violet, Green & Mauve*, (F.R. Ashfield, tr.)

— London, Atlas Press, 1991

#### *The Natural Philosophy of Love* (tr. and postscript Ezra Pound)

— New York, Boni & Liveright, 1922

— London, Nevill Spearman, 1957

— London, Quartet Books, 1992

#### *Very woman. A cerebral novel*, (tr. [from *Sixtine*] J.-L. Barrets)

— New York, Nicholas L. Brown, 1922.

### Essays

#### *Remy de Gourmont: A modern man of letters*, Richard Aldington

— Seattle, University of Washington Bookstore, 1928

#### *Remy de Gourmont: His Ideas & Influence in England and America*, G. S. Burne

— Illinois University Press, 1963

#### *Instigations: Ezra Pound and Remy de Gourmont*, Richard Sieburth

— Cambridge Mass., Harvard University Press, 1978

---

<sup>25</sup> *The Natural Philosophy of Love*, p.16.

## Erratum to *lettre powysienne n° 12*

*The last eight lines of p.9 in n° 12 are printed as:*

disappearing “behind bath-chairs, rain-shelters, boat-men, notice-boards, and those characteristic figures of early-risen athletes of both sexes...”<sup>12</sup> Nevertheless in the Fifties you could enjoy an open view—as was the case twenty years earlier<sup>132</sup>—from one end of the Esplanade to the other.

Before reaching the Jubilee Clock, *the* place for meeting your friends, as Jerry, forestalling Skald, mischievously tells Perdita<sup>13</sup>, you could perfectly well see the elegant Pier Pavilion<sup>14</sup> which housed the Theatre and the Regent Palais de Danse, where the comedian-clown and the dancers Tissty and Tosty exercised

*Footnotes 13 and 14 were thus incoherent with the text, and footnote 15 was orphaned... These lines should have been printed as:*

disappearing “behind bath-chairs, rain-shelters, boat-men, notice-boards, and those characteristic figures of early-risen athletes of both sexes...”<sup>12</sup> Nevertheless in the Fifties you could enjoy an open view—as was the case twenty years earlier<sup>13</sup>—from one end of the Esplanade to the other.

Before reaching the Jubilee Clock, *the* place for meeting your friends, as Jerry, forestalling Skald, mischievously tells Perdita<sup>14</sup>, you could perfectly well see the elegant Pier Pavilion<sup>15</sup> which housed the Theatre and the Regent Palais de Danse, where the comedian-clown and the dancers Tissty and Tosty exercised

oooooooooooooooooooo

## Letter to the Editor

*A letter from Dennis Burton*

8 November 2006

(...)

When I spent a few days in Weymouth in the summer I looked around the town to see what had happened to some of the places which JCP mentions in his diaries for the first year of his return to Britain as published in *The Dorset Year*. It was easy to find the *Royal Oak*<sup>1</sup> and the *Golden Lion*, where he and Phyllis Playter waited but no one came<sup>2</sup>, as they still exist under the same names. The *Trocadero* Restaurant, which he says was a place he hated<sup>3</sup>, would appear to have been in the building which is now a travel shop on the corner of St Mary Street and St Alban Street, next to Macdonald’s. He and Phyllis lunched there on a day when he noted in his diary the murder of Dolfuss, in Vienna<sup>4</sup>. *George’s*

<sup>1</sup> *The Dorset Year*, ed. M. Krissdóttir & R. Peers, Bath, The Powys Press, 1998, p.47: “...her liking for the room over the Weymouth Harbour of the Royal Oak...”

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.10: “...& finding not a soul there—we waited there—no one came—so we crossed the Bridge.”

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.39

<sup>4</sup> Chancellor Engelbert Dolfuss, assassinated by the Nazis 25 July 1934. Noted by JCP on the 26th.



Restaurant<sup>5</sup>, where he had tea, on another day, with Philippa, would appear to have been in what is now The Old Rectory, a more striking building than most in the area, on St Thomas Street (the building received an award from the Civic Society). It now houses a restaurant and bar where some alterations were in progress when I was there.

The thing I found most interesting was seeking out the *Dorothy* Restaurant. JCP and Phyllis were going to eat there on their first visit to the town but it was “entirely engaged by excursionists”<sup>6</sup>. The position indicated in *The Dorset Year* on the map<sup>7</sup> is clearly incorrect. It must have been in the building which now houses the *Dorothy Inn*, on the Esplanade, east of Bond Street, with a rear entrance on East Street. This location is actually shown in a photograph<sup>8</sup> of the western part of the sea-front in *The Dorset Year* in which there can be seen a conspicuous advertisement painted on a gable. The layout is:

THE  
DOROTHY  
RESTAURANT

and in the same place a similar advertisement can still be seen in which the word THE is replaced by HARDINGS with the letters not on one line but spaced on an arc above the lines below with the D as the apex.



*courtesy Louise de Bruin*

Forgive me if I am writing so much about things you are already aware of. If the book, which I understand to have been at one time in preparation, about Weymouth’s Powysian associations does materialise, then no doubt it will contain much more information about these locations, among others. I did not on my visit follow any perambulations described in *Weymouth Sands* but it would be interesting to do so another time. Although I stayed four nights at Penn House, some of my time was spent on visits to Portland and Dorchester.

I was interested in the remarks by Jorg Therstappen on the “disappearance” of characters in *Weymouth Sands*, something which is also true of *A Glastonbury Romance*. I was also struck by this when reading these novels and thought it reflected something of the influence of Dostoievsky.

Dennis.

<sup>5</sup> *The Dorset Year*, p.148: “79 & 80 St Thomas Street and Gloucester Row”.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 10

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.11

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.45

## Pêle-Mêle

— La prochaine Conférence aura lieu à Llangollen au Pays de Galles du vendredi 17 août au dimanche 19 août 2007. Voir le site officiel Powys pour plus de précisions.

— ‘Visions de Merlin’, exposition de photographies de Klaod Ropars à Mauron, Morbihan, du 10 au 24 février 2007, avec la participation de Myrdhin, harpiste. J.C. Powys y était présent, sous forme de livret, produit par Klaod Ropars, comportant une traduction partielle par J.Peltier du texte remarquable de Richard Graves, ‘Merlin’, présenté en 1999 lors de la conférence Powys à Kingston Maurward.

— Une thèse originale de Ph. D: *Phantoms of Lamplighter Cove*, soutenue en mai 2006 par Charles Elliot Kroll à l’Université du Texas, Dallas. L’histoire, écrite et illustrée par Charles Kroll, se passe dans un village du Maine, Etats-Unis et comprend de multiples personnages originaux. Elle est très influencée par JCP, et notamment par *les sables de la mer*. L’auteur dans ses remerciements écrit que l’écrivain très directement responsable de l’écriture de *Phantoms of Lamplighter Cove* “est bien sûr le grand, l’inimitable John Cowper Powys, et l’auteur peut seulement exprimer ici son affection et son admiration indéfectibles pour cet esprit qui sut parler des dimensions intangibles et énigmatiques de la vie d’une manière totalement originale.”

— Republication récente: *Le Hibou, le Canard et... Miss Rowe! Miss Rowe!*, mars 2007 (préface Catherine Lieutenant, tr. Christiane Armandet, revue par J. Peltier), Editions L’Atelier de l’Agneau, Le Vigneronnage, 33220 St Quentin-de-Caplong. C’est un texte que JCP écrivit en 1930, et auquel Phyllis Playter collabora si l’on en juge par ce qu’il écrit dans son journal [*1930 Diary*, p.157].

— Le dernier numéro de *Powyssallskapets Nyhetsbrev*, le bulletin de la Société Powys suédoise, vient de sortir. Sous une couverture joliment illustrée par Gunnar Lundin, il contient une interview de Sven-Erik Täckmark, heureux que sa traduction de *Autobiographie* soit prévue pour cette année. Il y aura bientôt un site de la Société Powys suédoise à l’URL:

<http://www.bjorner.com/powys.htm>

— Nous avons remarqué que John Cowper Powys a été mentionné par:

\*Inderjit Badhwar, *La Chambre des Parfums*, Paris, Le Cherche Midi, 2004, p.280 (traduction de *Sniffing Papa*, New Delhi, Tara Press, 2002)

\*Alan Bennett, ‘The Uncommon Reader’, in *The London Review of Books*, March 2007 vol. 29, n° 5, une histoire charmante dont l’héroïne n’est autre que la Reine d’Angleterre:

“Nous allons au Pays de Galles d’ici quelques semaines. (...) Bon, nous avons lu Dylan Thomas, n’est-ce pas, et du John Cowper Powys. Et Jan Morris nous l’avons lu. Mais qui d’autre y a-t-il?”

## Pêle-Mêle

— The 2007 Powys Conference will be held in Wales at Llangollen from Friday 17 August to Sunday 19 August. Details are available on the Powys Society web site.

— An exhibition of photographs by Klaod Ropars 'Visions of Merlin' was held at Mauron (dept. of Morbihan) from 10 to 24 February with the participation of the harpist Myrdhin who also appeared in several of the photographs. J.C. Powys was present in the booklet prepared by Klaod Ropars for the exhibition which featured a partial translation by J. Peltier of the remarkable lecture on Merlin given by Richard Graves at the 1999 Kingston Mauward Powys Conference.

— Charles Elliot Kroll presented his dissertation in May 2006 for his Ph. D. at the University of Texas, Dallas. It takes the form of a long Critical Essay followed by his novel *Phantoms of Lamplighter Cove*. The action of the book, written and illustrated by Charles, takes place in an imaginary village in Maine, USA with an extensive list of highly original characters. In his acknowledgements, Charles recognises the considerable influence of JCP and in particular of *Weymouth Sands* on his "little tale", stating that the writer directly responsible for it "of course, is the great (and inimitable) John Cowper Powys, and the only thing the author can express ... is his undying affection and admiration for this soul who wrote of the intangible and the enigmatic dimensions of life in ways not before encountered."

— *The Owl - The Duck - and Miss Rowe! Miss Rowe!* was republished in March by Editions L'Atelier de l'Agneau (Le Vigneronnage, 33220 St Quentin-de-Caplong) in a new French translation by Christiane Armandet and with a preface by Catherine Lieutenant. From what can be deduced from his *1930 Diary* (p.157), JCP wrote this story in 1930 in collaboration with Phyllis Playter.

— The latest issue of the Swedish Powys Society newsletter *Powyssallskapetets Nyhetsbrev* has a rather effective cover illustrated by Gunnar Lundin, and includes an interview with Sven-Erik Täckmark expressing how happy he is that his translation of *Autobiography* is expected to be published this year. There will soon be a Swedish Powys Society web site at the URL:

<http://www.bjorner.com/powys.htm>

— We have observed that John Cowper Powys is mentioned by:

\*Inderjit Badhwar, on p.280 of *La Chambre des Parfums*, Paris, Le Cherche Midi, 2004, the French translation of *Sniffing Papa*, New Delhi, Tara Press, 2002.

\*Alan Bennett, in 'The Uncommon Reader', from *The London Review of Books*, March 2007 vol. 29, n° 5, a charming short story in which the heroine is no lesser person than Her Majesty the Queen:

"We are going to Wales in a few weeks' time. (...) Now we've read Dylan Thomas, haven't we, and some John Cowper Powys. And Jan Morris we've read. But who else is there?"



**Dinas Bran**  
*courtesy Anna Pawelko*

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier  
*Penn Maen*  
14 rue Pasteur  
22300 Lannion

e-mail: [J.Peltier@laposte.net](mailto:J.Peltier@laposte.net)

Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros

Imprimée par nos soins

Numéro 13, 16 avril 2007. Dépôt légal à parution

ISSN 1628-1624